This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

bris

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

840.8
R312

RECUEIL

GÉNÉRAL

DES

PROVERBES

DRAMATIQUES.

TOME XII.

RECUEIL

GÉNÉRAL

DES

PROVERBES

DRAMATIQUES,

EN VERS ET EN PROSE, TANT IMPRIMÉS QUE MANUSCRITS.

TOME XII.

BIBLIOTHÈQUE
186
BOURDEAUX

A LONDRES,

Et se trouve à PARIS, chez les Libraires qui vendent les Nouveautés.

M. DCC. LXXXV.

Folk-lore
Nijhoff
2-1-32
252 34

IL FAUT QU'UNE PORTE

SOIT OUVERTE OU FERMÉE,

OU

L'ANE

DANS LE POTAGER.

PROVERBE DRAMATIQUE.

Z-17.3 Coll. 12.

ACTEURS.

M. GOURCHON, *Procureur ; en robe-de-chambre, avec une perruque.*

Mlle. ADELAÏDE, *fille de M. Gourchon ; petite robe, petit bonnet, & un tablier verd.*

M. BROUTE, *vieux Médecin ; habit brun & veſte brune à boutons d'or, grande perruque vieille, & canne.*

SAINT-ANDRÉ, *laquais de M. Gourchon ; veſte griſe & redingote, petite perruque courte.*

DAME GERMAINE, *gouvernante de M. Broute ; en cuiſiniere, avec un tablier blanc.*

La Scene eſt à la campagne, chez M. Gourchon, dans une Salle baſſe.

L'ANE
DANS LE POTAGER.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

M. GOURCHON, Mlle. ADELAÏDE, St. ANDRÉ.

M. GOURCHON, *en colere.*

Ces animaux-là ne prennent garde à rien.

St. ANDRÉ.

Mais, Monsieur...

M. Gourchon, *en colere.*

Je ne parle pas à vous ; cependant vous auriez pu le voir comme moi.

Mlle. Adelaïde.

Papa, qu'eſt-ce qui vous fâche donc ſi fort ?

M. Gourchon.

Vous n'êtes jamais ici non plus, vous.

Mlle. Adelaïde.

Mais ne m'avez-vous pas permis d'aller chez Mme. le Roux ?

M. Gourchon.

Oui, & j'ai eu tort.

Mlle. Adelaïde.

Parce que c'eſt ſon jour d'aſſemblée aujourd'hui ?...

M. Gourchon.

Oui, d'aſſemblée ! Il faut faire ſes

affaires premiérement, & puis l'on s'amuſe après ; ce n'eſt pas en allant chez les autres que l'on fait ce qui ſe paſſe chez ſoi.

Mlle. ADELAÏDE.

Qu'eſt-il donc arrivé ?

M. GOURCHON.

Le jardinier & ſon fils ſont dans le jardin, à ce qu'ils diſent...

St. ANDRÉ.

Oui, Monſieur, ils y étoient.

M. GOURCHON.

Ils y étoient, ils y étoient, & ils ne le voient pas !

Mlle. ADELAÏDE.

Mais quoi ?

M. GOURCHON.

Je m'en vais vous le dire. J'étois à écrire dans le petit cabinet ici à côté :

tout d'un coup je ne vois plus clair; je crois que le tems ſe couvre, ou bien qu'il y a une éclipſe. Je leve la tête, & je vois un âne tout contre ma fenêtre, qui m'ôte le jour, & qui mange les choux de mon jardin.

Mlle. ADELAÏDE.

Un âne ! Et par où eſt-il entré ?

M. GOURCHON.

Ils n'en ſavent rien, à ce qu'ils diſent. Je les appelle tous les deux, Robert ! Pierrot ! ils ne répondent pas le mot, & l'âne mange toujours mes choux d'autant.

St. ANDRÉ.

En vérité, Monſieur, ils n'entendoient pas ; car j'étois avec eux.

M. GOURCHON.

Si vous aviez été ici, je n'aurois pas été obligé de crier ſi long-tems.

Mlle. ADELAÏDE.

Eh bien ! l'âne eſt-il ſorti ?

M. GOURCHON.

Non ; ils n'ont jamais pu l'attraper.

St. ANDRÉ.

Mais, Monſieur, il n'a point de licou ; on ne ſait par où le prendre, & il rue comme un diable.

Mlle. ADELAÏDE.

Comment ſera-t-on ?

M. GOURCHON.

Je leur ai dit d'ouvrir la porte qui donne ſur le chemin & de le chaſſer par là.

Mlle. ADELAÏDE.

Eh bien ! il ſortira.

M. GOURCHON.

Oui, après avoir ravagé. Allons, donnez-nous de la lumiere.

St. André.

J'y vais.

SCENE II.

M. GOURCHON, Mlle. ADELAÏDE.

M. Gourchon.

Ce Robert & ſon garçon ſont plus bêtes !

Mlle. Adelaïde.

Vous étiez pourtant bien content d'eux ce matin.

M. Gourchon.

Oh ! ce matin, ce matin...

Mlle. Adelaïde.

Oui, vous diſiez que votre jardin étoit bien tenu.

M. GOURCHON.

Oui, il eſt joli à préſent qu'ils ont fait galoper cet âne par-tout.

Mlle. ADELAÏDE.

Ne diſiez-vous pas à M. des Barres que vous n'aviez jamais eu un ſi bon jardinier ?

M. GOURCHON.

J'avois raiſon ce matin, & j'ai encore plus raiſon ce ſoir.

Mlle. ADELAÏDE.

D'ailleurs ils répareront tout.

M. GOURCHON.

Et mes choux mangés ?

Mlle. ADELAÏDE.

Ce n'eſt pas grand'choſe.

M. GOURCHON.

Et ſi cet âne va caſſer mes arbres fruitiers, mes treillages.

SCENE III.

M. GOURCHON, Mlle. ADELAÏDE, St. ANDRÉ.

St ANDRÉ, *apportant de la lumiere.*

Monſieur, il y a un Monſieur qui demande à vous parler.

M. GOURCHON.

Qui eſt-ce ?

St. ANDRÉ.

Il dit qu'il eſt de vos bons amis.

M. GOURCHON.

Je demande ſon nom.

St. ANDRÉ.

C'eſt M. le médecin Broute.

M. GOURCHON.

Qu'eſt-ce qu'il me veut ?

St. ANDRÉ.

Je n'en ſais rien.

Mlle. ADELAÏDE.

Papa, vous le connoiſſez donc ?

M. GOURCHON.

Point du tout, comme cela.

St. ANDRÉ.

Le ferai-je entrer ?

M. GOURCHON.

Dites-lui que je n'ai pas le tems.

St. ANDRÉ.

Il a quelque choſe de conſéquence à vous dire.

M. GOURCHON.

Oui de conſéquence ! Allons, qu'il entre.

St. ANDRÉ.

Monſieur, donnez-vous la peine d'entrer.

SCENE IV.

M. GOURCHON, Mlle. ADELAÏDE, M. BROUTE, St. ANDRÉ.

M. BROUTE.

Bonjour, mon cher ami Gourchon.

M. GOURCHON.

Allons, M. le docteur, aſſeyez-vous.

M. BROUTE.

Non, mon cher ami; il faut que je vous embraſſe avant. (*Il l'embraſſe & il s'aſſied.*)

M. GOURCHON.

Qu'eſt-ce qu'il y a ?

M. BROUTE.

Allons doucement, allons doucement.

M. GOURCHON.

Oui ; mais j'ai affaire, moi.

M. BROUTE.

Allons doucement, vous dis-je... Vous connoiſſiez M. du Mortier ?

M. GOURCHON.

L'apothicaire d'ici ?

M. BROUTE.

C'eſt cela même.

M. GOURCHON.

Qu'eſt-ce qu'il lui eſt arrivé ? eſt-ce qu'il eſt mort ?

M. BROUTE.

C'eſt cela même.

M. Gourchon.

Eh bien, que voulez-vous que j'y faſſe ?

M. Broute.

Il eſt mort aujourd'hui... oui, aujourd'hui, cette après-dînée... Je crois que c'eſt ce matin... non, c'eſt ce ſoir ; c'eſt égal.

M. Gourchon.

Après, après ?

M. Broute.

Allons doucement, allons doucement. Il eſt donc mort. Oui, il eſt mort d'un coup de ſang.

M. Gourchon.

Finiſſez donc.

M. Broute.

Allons doucement, allons doucement. Il a été malade trois jours.

Mlle. ADELAÏDE.

St. André, & l'âne ?

M. BROUTE.

Mademoiſelle, ce n'eſt pas à vous que je parle.

Mlle. ADELAÏDE.

Je le ſais bien, Monſieur.

M. GOURCHON.

Réponds donc, toi, quand on te demande.

St. ANDRÉ.

Il n'eſt pas encore ſorti, Monſieur.

M. GOURCHON.

Les bêtes !

M. BROUTE.

Ecoutez-moi donc, mon cher ami.

M. GOURCHON.

Oui, votre cher ami, vous ne dites rien.

M. BROUTE.

Allons doucement, allons doucement. Il eſt donc mort d'un coup de ſang. Il a été malade trois jours.

M. GOURCHON.

Cela ne fait rien, il eſt mort. Tout eſt dit.

M. BROUTE.

Oui, il eſt mort; mais tout n'eſt pas dit. Allons doucement, allons doucement.

M. GOURCHON.

Doucement tant que vous voudrez; mais vous feriez bien de vous aller coucher : vous me diriez le reſte demain.

M. BROUTE.

M'aller coucher, mon cher ami! Je ne vous reconnois pas là.

Mlle. ADELAÏDE.

Papa, écoutez-le.

M. GOURCHON.

Oui, mais il ne dit rien.

M. BROUTE.

Allons doucement, allons doucement; écoutez-moi.

M. GOURCHON.

Mais je vous écoute depuis une heure. Vous dites toujours la même choſe.

M. BROUTE.

Non, non. Allons doucement, allons doucement. Il eſt donc mort. Ils ne ſe ſont pas adreſſés à moi, ainſi ce n'eſt pas ma faute.

M. GOURCHON.

Oui, je crois que vous auriez fait de belle beſogne !

M. BROUTE.

Ecoutez-moi; vous ne ſavez pas tout.

M. GOURCHON.

Je ne vous empêche pas de le dire.

M. Broute.

Allons doucement, allons doucement. J'étois chez moi bien tranquillement...

M. Gourchon.

Je le crois.

M. Broute.

Quand on m'eſt venu dire qu'il étoit malade.

M. Gourchon.

Il falloit donc aller le voir.

M. Broute.

Allons doucement, allons doucement. J'y ai été auſſi.

M. Gourchon.

Il falloit donc l'empêcher de mourir.

M. Broute.

Allons doucement, allons doucement. Cela étoit impoſſible.

M. GOURCHON.

Pourquoi ? Vous êtes donc un ignorant ?

M. BROUTE.

Non, ce n'eſt pas cela. Allons doucement, allons doucement ; c'eſt qu'il étoit mort.

M. GOURCHON.

Ah ! vous avez raiſon. Voilà tout, à demain.

M. BROUTE.

Non ce n'eſt pas tout. Allons doucement, allons doucement. Je vous ai dit qu'il étoit mort.

M. GOURCHON.

Eh, oui, plus de cent fois. Cela ne finira point (*A Saint-André*). N'eſt-il venu perſonne avec lui ?

St. ANDRÉ.

Pardonnez-moi, Monſieur. Dame Germaine, ſa gouvernante eſt là.

M. Gourchon.

Faites-la entrer ; nous saurons peut-être ce qu'il me veut. (*Saint-André sort.*)

SCENE V.

M. GOURCHON, M. BROUTE, Mlle. ADELAÏDE.

M. Broute.

Je m'en vais vous le dire. Allons doucement, allons doucement.

M. Gourchon.

Oui, & avec tout cela nous ne finissons rien.

M. Broute.

Mais écoutez-moi.

M. GOURCHON.

Oui, pour me dire toujours, allons doucement, allons doucement. Vous croyez peut-être que j'ai du tems à perdre comme cela.

M. BROUTE.

Allons doucement, allons doucement.

SCENE VI.

M. GOURCHON, Mlle. ADELAÏDE, DAME GERMAINE, M. BROUTE, SAINT-ANDRÉ.

Mlle. ADELAÏDE.

Voilà dame Germaine, papa.

Dame GERMAINE.

Monsieur, je vous salue. Mademoiselle, je suis bien votre servante.

Mlle. ADELAÏDE.

Bon ſoir, dame Germaine, bon ſoir.

M. GOURCHON.

Dites-moi, dame Germaine, ſavez-vous ce que votre maître me veut ?

Dame GERMAINE.

Oui, Monſieur ; eſt-ce qu'il ne vous l'a pas dit ?

M. GOURCHON.

Non.

M. BROUTE.

Allons doucement, allons doucement.

M. GOURCHON.

Voilà tout ce qu'il nous a dit.

Dame GERMAINE.

C'eſt que nous venons de chez M. du Mortier, qui étoit mort...

M. BROUTE.

Je l'ai dit. Allons doucement, allons doucement.

Dame GERMAINE.

Et en revenant le long du mur de votre potager, nous avons trouvé...

M. GOURCHON.

Un âne ?

Dame GERMAINE.

Non, il n'y avoit point d'âne, nous avons trouvé la porte du jardin ouverte.

M. BROUTE.

Oui, c'eſt vrai, cela. Allons doucement, allons doucement.

M. GOURCHON.

Après ?

Dame GERMAINE.

Monſieur m'a dit de tirer la porte.

M. Gourchon.

Pourquoi faire ?

M. Broute.

Pour la fermer.

M. Gourchon, *en colere.*

Et je voulois qu'elle fût ouverte.

Dame Germaine.

Je l'ai dit auſſi à Monſieur.

M. Broute.

Allons doucement, allons doucement.

M. Gourchon, *en colere.*

Je ne m'étonne pas ſi l'âne reſte toujours dans mon jardin.

Dame Germaine.

Comme il n'y avoit qu'un loquet, il a voulu

voulu venir ici pour vous avertir de mettre le verrouil en dedans.

M. GOURCHON, *en colere.*

Oui : il a fait là une belle affaire !

M. BROUTE.

Allons doucement, allons doucement.

M. GOURCHON, *en colere.*

Que le diable vous emporte avec votre allons doucement ! Saint André, allons, avertis les jardiniers de rouvrir la porte.

M. BROUTE.

Adieu, mon cher ami.

M. GOURCHON, *en colere.*

La peste soit de l'homme !

M. BROUTE.

Embrassez moi donc.

M. GOURCHON, *en colere.*

Une autre fois, une autre fois ; voilà mon jardin tout abymé ! Adélaïde, venez avec moi, & prenez la lumiere. (*Il sort*).

M. BROUTE.

Adieu, adieu donc.

Dame GERMAINE.

Il ne vous écoute pas tant seulement. Allons, venez, venez. (*Ils s'en vont*).

M. BROUTE.

Allons doucement, allons doucement.

FIN.

AVEC LES FRIPONS

IL N'Y A RIEN A GAGNER,

OU LE

MARCHAND DE BIJOUX.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

M. DE LA GRIFFE ; *habit rouge à boutons d'or, vieille veſte d'or, chapeau ſur la tête & épée.*

M. BONTOUR ; *habit noir, épée ; chapeau ſur la tête.*

M. PAFFE ; *ſurtout verd, veſte rouge, chapeau ſur la tête & épée.*

EZECHIEL, *Juif, Marchand de bijoux ; frac brun à boutons plats, perruque noire, col noir, mauvais chapeau.*

UN GARÇON CAFETIER ; *veſte brune & tablier.*

M. POMART ; *habit noir, perruque à nœuds, chapeau ſous le bras & canne.*

La Scene eſt dans un Café.

LE MARCHAND DE BIJOUX.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

M. BONTOUR, M. De La GRIFFE.

M. BONTOUR.

La Griffe, as-tu fait quelque chose hier au bal ?

M. De La GRIFFE.

Oui, j'ai eu deux montres, & une boucle d'oreille.

M. BONTOUR.

Et comment diable as-tu fait ?

M. De La GRIFFE.

J'étois masqué en domino noir, comme tu sais...

M. BONTOUR.

Oui.

M. De La GRIFFE.

J'étois dans la foule, derriere une femme qui donnoit le bras à une autre, quand cette femme s'est retournée tout d'un coup, & m'a dit : tenez, chevalier, prenez ma montre ; j'ai peur dans la foule de la perdre.

M. BONTOUR.

Et t'en es-tu allé ?

M. De La GRIFFE.

Non, vraiment ; j'ai suivi ma femme, jusqu'à ce que j'ai su son nom. Comme je la connoissois de vue, j'ai

trouvé une de ſes amies à qui j'ai dit : comment trouvez-vous Mme. de Clincourt, qui ne peut pas porter ſa montre, & qui m'en a embarraſſé pour toute la nuit ? Elle a bien fait, chevalier, dit celle-ci ; j'ai envie de vous donner auſſi la mienne, & elle m'a forcé de la prendre. Quand je l'ai eue, j'ai tout de ſuite été changer de domino.

M. BONTOUR.

Et ſi ce chevalier, pendant ce tems, étoit venu à viſage découvert parler à ces femmes ?

M. DE LA GRIFFE.

Elles auroient été ſurpriſes de le voir ; elles me l'auroient fait connoître par-là, & je leur aurois fait, en leur rendant les montres, une leçon ſur leur imprudence ; elles m'auroient pris pour leur mari, & m'auroient peut-être prié de les garder.

M. BONTOUR.

Tu n'es pas malheureux, ni maladroit. Et la boucle d'oreille ?

M. De La GRIFFE.

La boucle d'oreille, je n'y penſois pas non plus. J'écoutois deux femmes qui cauſoient vivement. J'étois aſſis auprès d'elles, lorſque celle auprès de qui j'étois, qui écoutoit l'autre, me dit : je crois que vous dormez. Non, Madame, répondis-je ; & pourſuivant tout de ſuite, elle s'écrie : mes boucles me font un mal horrible. Otez-les, lui dit ſon amie. Vous avez raiſon, reprend elle. Monſieur, auriez-vous du papier pour les envelopper ? Je réponds : oui, Madame ; & ſi vous voulez, je les envelopperai. Je n'en enveloppe qu'une : comme elle parloit toujours, je la lui rends ; elle la met dans ſa poche, ſans y regarder ; je garde l'autre ; elle ſe leve, & me dit : Vous êtes pareſſeux, vous allez reſter là ? Je fais ſigne qu'oui, & elles s'en

vont. Elle ne ſait peut-être pas encore qu'elle a perdu ſa boucle, ni les autres leurs montres.

M. BONTOUR.

Les montres ſont-elles garnies de diamans ?

M. De La GRIFFE.

Sans doute.

M. BONTOUR.

Cela fait une bonne nuit !

M. De La GRIFFE.

Et toi, Bontour ?

M. BONTOUR.

J'ai joué.

M. De La GRIFFE.

Heureuſement ?

M. BONTOUR.

Je te le demande ! Cependant pas trop.

M. De La GRIFFE.

Au vingt-un ?

M. BONTOUR.

Oui, avec mes onze tout faits dans ma poche.

M. De La GRIFFE.

Et les figures ſont venues ?

M. BONTOUR.

Oui ; mais toujours j'ai eu bien peur d'être ſoupçonné. J'ai quitté, je me ſuis levé, & je n'ai plus fait que mettre ſur les cartes des autres & des louis en tas, ſur-tout quand un étourdi que je connois avoit la main.

M. De La GRIFFE.

Mais il faut gagner.

M. BONTOUR.

Sûrement ; mais je gagnois toujours plus que je ne perdois.

M. De La GRIFFE.

Sur la carte d'un autre ! Comment fais-tu ?

M. BONTOUR.

Je lui répétois trois ou quatre fois : Monsieur, tenez-vous cela, tenez-vous cela, tenez-vous cela ? Il me répondoit impatiemment, oui, Monsieur, je tiens tout ; sans savoir ce que j'avois mis. Quand il gagnoit, je prenois mes louis, & je ne lui en jetois que la moitié.

M. De La GRIFFE.

Ah ! oui ! c'est fort bien.

M. BONTOUR.

Et quand je gagnois, en étalant mon argent, je le doublois.

M. De La GRIFFE.

Diable ! tu dois avoir gagné beaucoup.

M. BONTOUR.

Non, j'ai été malheureux ; & puis ce diable de chevalier Sapin m'obſervoit ; & toutes les fois que j'ai gagné, il m'a toujours dit tout haut : Monſieur je vous ai donné un louis, quelquefois deux ; ſi bien que je l'ai menacé de ne plus jouer, s'il vouloit deux louis.

M. De La GRIFFE.

Il y a des gens bien heureux ! Sans rien riſquer, cet homme-là partage avec tout le monde. Que ne joue-t-il lui-même ?

M. BONTOUR.

Cela lui eſt défendu.

M. De La GRIFFE.

Ah ! je ne le ſavois pas.

M. BONTOUR.

Qu'eſt-ce que tu comptes faire aujourd'hui ?

M. De La GRIFFE.

Mais, je ne ſais pas trop.

M. BONTOUR.

Tu t'es paré pourtant.

M. De La GRIFFE.

Et toi auſſi.

M. BONTOUR.

C'eſt pour éviter le ſignalement.

M. De La GRIFFE.

Sans doute ; il faut varier ſes habillemens. A propos, Fanchon Lacroix me tourmente.

M. BONTOUR.

Sur quoi ?

M. De La GRIFFE.

Elle dit qu'il y a long-tems que je ne lui ai rien donné.

M. BONTOUR.

Mais cette montre que je lui ai vue ; qui venoit de toi ?

M. De La GRIFFE.

Elle a été réclamée, il a fallu la rendre.

M. BONTOUR.

Elle doit bien crier ; car tu dînes chez elle ſouvent.

M. De La GRIFFE.

Oui : voilà pourquoi il faut que je ſonge à lui trouver quelque choſe ; c'eſt qu'il n'y a guere d'occaſions, & qu'elle me preſſe.

M. BONTOUR.

Ah ! tiens, voilà Ezéchiel.

M. De La GRIFFE.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

M. BONTOUR.

Ce Juif qui vend des bijoux d'or.

M. De La GRIFFE

Ah ! ah ! tu as raiſon.

M. BONTOUR.

Parbleu, il ne ſera pas difficile de...

M. De La GRIFFE.

Oui, je t'entends. Ecoute-moi ; te ſouviens-tu de ce que nous diſions l'autre jour avec Paſſe ?

M. BONTOUR.

Oui.

M. De La GRIFFE.

Eh bien, il faudroit l'avertir ; c'eſt un moyen excellent que nous n'avons pas encore employé.

M. BONTOUR.

C'eſt vrai ; je ſais où il eſt Paſſe ; veux-tu que j'aille le lui dire ?

M. De La GRIFFE.

Oui vraiment. Ne perds pas de tems, je t'attendrai.

M. BONTOUR.

Je reviens dans le moment.

SCENE II.

M. De La GRIFEE, EZECHIEL, Le GARÇON.

EZECHIEL.

Meſſieurs, achetez toutes ſortes de bijoux, des montres, des tabatieres, des étuis, j'ai toutes ſortes; achetez, s'il vous plaît, vous à moi.

M. De La GRIFFE.

Garçon!

Le GARÇON.

Monſieur ?

M. De La GRIFFE.

Donnez-nous deux verres de liqueur.

Le GARÇON.

Monſieur, vous allez les avoir tout-à-l'heure.

EZECHIEL.

M. la marquis, achetez-moi quelque choſe, je ferai pon marché.

M. De La GRIFFE.

Oui, & tu me tromperas.

EZECHIEL.

Non, Monſieur, je jure ſur mon honneur.

M. De La GRIFFE.

Oui, l'honneur d'un Juif !

EZECHIEL.

Monſieur, vous croyez pas vous autres; mais je ſuis pour tire la vérité.

M. De La GRIFFE.

Je t'en réponds. Je ſais bien que vous êtes charmés de tromper un chrétien.

EZECHIEL.

Oh! cela il eſt pon, M. la marquis, pour un patinage; je crois pas que vous croyez, & puis tout la monde il vous tira pien ſi je trompe jamais ſeulement un perſonne.

SCENE III.

M. De La GRIFFE, M. BONTOUR, Le GARÇON, EZECHIEL.

M. BONTOUR, *bas à M. de la Griffe.*

Il va venir tout-à-l'heure.

M. De La GRIFFE.

C'eſt bon. Garçon !

Le GARÇON.

Monſieur ?

M. De La GRIFFE.

Eh bien ! cette liqueur ?

Le GARÇON.

Monſieur, je la tiens.

M. De La GRIFFE.

Allons donc.

Le GARÇON.

La voilà. (*Il apporte les deux verres. M. Bontour & M. de la Griffe boivent*).

EZECHIEL.

Eh bien ! M. marquis, vous voulez donc pas acheter ?

M. De La GRIFFE.

Laiſſez-nous en repos.

M. BONTOUR.

Ah ! ah ! je crois que c'eſt Ezéchiel.

EZÉCHIEL.

Oui, M. comte, pour ſervir à vous. Dites donc à M. marquis d'acheter.

M. De La GRIFFE.

Bon ! tous ces gueux-là ſont des fripons.

M. BONTOUR.

Non, il eſt honnête homme lui; tu peux acheter, il vend en conſcience. N'avois-tu pas envie d'avoir une boîte d'or?

M. De La GRIFFE.

Oui, mais je l'acheterai chez Teſnieres.

EZECHIEL.

Donne-moi, M. marquis, le préférence; je ſuis pour ſervir vous encore mieux tout comme M. Teſnieres; car j'ai acheté du meilleur marché encore, & qui eſt plus beau. Tenez, regardez, voilà un boîte, vous n'aurez pas pour la pareil prix avec un autre.

M. BONTOUR.

Elle eſt aſſez jolie.

M. De La GRIFFE.

Oui, mais elle eſt bien peſante;

EZECHIEL.

C'eſt de l'argent toujours, dont on trouvera, quand M. la marquis il voudra.

M. De La GRIFFE.

Oui, il a raiſon ; elle eſt belle.

EZECHIEL.

Je donne encore d'autres à plus pon marché, qui a moins de poids.

M. De La GRIFFE.

J'aime aſſez celle-là. Bontour, que me conſeilles-tu ?

M. BONTOUR.

Je te conſeille de la prendre.

M. De La GRIFFE.

Je la prendrai auſſi ; mais je veux ſavoir ſi le prix me convient.

EZECHIEL.

La prix il eſt pour M. marquis de trente-neuf louis d'or & douze francs.

M. De La GRIFFE.

Et combien y a-t-il d'or ?

EZECHIEL.

Il y a pour près de trente-deux louis d'or, neuf onces & demie & plus encore, preſque un gros.

M. De La GRIFFE.

C'eſt ſept louis & demi de façon?

EZECHIEL.

Je peux pas donner à moins.

M. De La GRIFFE.

Je n'en veux pas.

EZECHIEL.

Je ſuis fâché pour M. marquis; il

auroit un fort pon marché. S'il y a pour la ſervice autre choſe, je ſuis...

M. De La GRIFFE.

Allons, laiſſe-moi en repos.

EZECHIEL.

Monſieur, je temande pardon.

SCENE IV.

M BONTOUR, M. De La GRIFFE, M. PAFFE *qui n'approche pas d'abord*, EZECHIEL.

M. BONTOUR.

Tiens, voilà Paffe qui arrive; finis ton marché.

EZECHIEL.

Eh bien! M. marquis, voule-vous pour trente-neuf louis?

M.

M. De La GRIFFE.

Me conſeilles-tu de la prendre à ce prix-là ?

M. BONTOUR.

Ma foi oui ; j'en ai vu une toute pareille l'autre jour, qui avoit coûté quarante-cinq louis.

M. De La GRIFFE.

Eh bien ! je la prends. (*Il la met dans ſa poche*). Mais je veux ſavoir ſi le poids fait trente-deux louis. (*Il tire ſa bourſe qu'il met ſur la table*).

EZECHIEL.

Je vais compter devant M. la Comte. (*Il calcule*).

M. De La GRIFFE.

Garçon !

Le GARÇON.

Monſieur ?

M. De La GRIFFE.

Tenez, ôtez ces verres, & voilà votre argent. (*Il lui donne vingt-quatre ſols*). Le reſte eſt pour vous.

Le GARÇON.

Je vous ſuis bien obligé, Monſieur.

M. De La GRIFFE.

Eh bien ! le compte.

EZECHIEL.

Tout-à-l'heure, il eſt fait à ce moment.

M. PAFFE *à M. de la Griffe.*

Ah ! je vous trouve donc enfin, Monſieur. (*Il lui donne un ſoufflet*).

M. De La GRIFFE, *s'écriant.*

Ah !

M. PAFFE.

Monſieur, je me ſuis trompé ; je vous demande pardon. (*Il s'enfuit*).

M. De La GRIFFE *met l'épée à la main.*

Comment ! (*Il le ſuit & laiſſe ſa bourſe ſur la table. M. Bontour court après eux. Le garçon les regarde aller de la porte*).

SCENE V.

EZECHIEL, Le GARÇON.

EZECHIEL, *reſtant auprès de la table.*

Pardi voilà une grand malheur que cette honnête gentilhomme il a reçu là.

Le GARÇON, *revenant.*

Bon, ils ſont bien loin ! ils ont déjà tourné le coin de la petite rue.

EZECHIEL.

Et connoiſſez-vous tous les deux ?

Le GARÇON.

Non, je ne les ai jamais vus.

EZECHIEL.

Si la premiere il eſt tué, l'autre il viendra toujours; je reſte ici auprès de ſon bourſe.

Le GARÇON.

Vous a-t-il acheté quelque choſe ?

EZECHIEL.

Une tabatiere de trente-neuf louis d'or.

Le GARÇON.

L'a-t-il emportée ?

EZECHIEL.

Oui, j'ai donné à lui, & je ſuis pas embarraſſé, parce que ſa argent il répond; je veux pas toucher plus que quand lui ou l'autre il viendra.

LE GARÇON.

C'eſt bien fait. Je m'en vais voir à la porte.

SCENE VI.

M. POMART, EZECHIEL, LE GARÇON.

M. POMART.

Parbleu! je viens de voir une drôle d'hiſtoire dans la petite rue qui tourne à gauche, dans l'autre qu'on appelle...

LE GARÇON.

N'eſt-ce pas un Monſieur qui couroit l'épée à la main après un autre?

M. POMART.

Oui; eſt-ce que vous ſavez ce que c'eſt?

Le GARÇON.

Ils ſortent d'ici. Ils étoient deux aſſis là, quand il en eſt venu un troiſieme qui a donné un ſoufflet à l'un des deux ; auſſi-tôt celui qui a reçu le ſoufflet a tiré ſon épée, & l'a pourſuivi.

M. POMART.

Eh bien ! c'eſt cela même. Il avoit reçu un ſoufflet, cela eſt bien vrai ?

Le GARÇON.

Pardi, demandez à M. Ezéchiel, il l'a vu.

M. POMART.

Cela n'eſt pas poſſible.

Le GARÇON.

Mais pourquoi ne voulez-vous pas me croire ?

M. POMART.

C'eſt que, s'il avoit reçu un ſoufflet, il auroit été obligé de ſe battre.

Le GARÇON.

Ils ſe ſont battus auſſi.

M. POMART.

Et je vous dis que non.

Le GARÇON.

Mais je vous demande pardon.

M. POMART.

Je vous dis, moi, que j'ai vu celui qui avoit l'épée à la main, la remettre dans le fourreau quand il a eu rejoint celui qu'il pourſuivoit, & qu'ils ſe ſont mis tous les trois à rire comme des foux.

Le GARÇON.

A quoi cela ſeroit-il bon ?

M. POMART.

Je n'en ſais rien ; mais je l'ai vu, & c'eſt ce qui m'a paru plaiſant.

EZECHIEL.

Et Monſieur, je puis demander, vont-il revenir ici préſentement ?

M. POMART.

Je ne crois pas; car ils marchoient fort vîte, & ils tournoient le dos à ce quartier-ci.

EZECHIEL.

Mais moi, qu'eſt-ce que je dois donc faire préſentement ?

M. POMART.

Sur quoi ?

Le GARÇON.

C'eſt que celui qui a reçu le ſoufflet, lui a acheté une tabatiere de trente-neuf louis.

M. POMART.

Oh bien ! voilà ce que c'eſt ; il ne la verra jamais.

EZECHIEL.

Oui; mais il a laiſſé ſon bourſe ici, il faudra bien qu'il vienne pour reprendre. La voilà.

M. POMART.

Ah! cela eſt différent; je ne comprends pourtant pas...

Le GARÇON

Que conſeillez-vous à M. Ezéchiel, Monſieur?

M. POMART.

De compter ce qu'il y a dans la bourſe, de prendre ſes trente-neuf louis, & de vous laiſſer la bourſe pour la rendre quand on viendra la redemander.

Le GARÇON.

Vous ſerez donc témoin?

M. POMART.

Oui, je le veux bien.

EZECHIEL.

Allons, compte je vous prie avec moi. (*Il dénoue la bourſe & n'y trouve que des liards*). Ah! je ſuis perdu! Il n'y a que des liards.

M. POMART.

Ils vous ont attrapé.

EZECHIEL, *plurant.*

Je vais courir après. N'eſt-ce pas à droite ?

M. POMART.

Oui.

EZECHIEL, *pleurant.*

Si je trouve pas, je fais mon déclaration. Je ſuis un grandement malheureux. (*Il ſort*).

M. POMART.

Je vous avois bien dit qu'il y avoit quelque chose là-dessous. Je vais voir s'il suit le chemin qu'ils ont pris.

FIN.

A LAVER LA TÊTE D'UN MAURE ON Y PERD SA LESSIVE, *OU LA* PERMISSION DE CHASSE, PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

M. DU GREPONT,
M. DE VILLERVAL,
M. DE BONNIERE,
} *en habits du matin*

ST. ELOY, *Piqueur, dreſſant des chevaux pour tout le monde.*

La Scene eſt le matin ſur le rempart à Paris.

LA PERMISSION DE CHASSE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

M. Du GREPONT, St. ELOY.

M. Du GREPONT.

Eh bien, St. Eloy, mon cheval, comment va-t-il ?

St. ELOY.

Pas mal ; il commence à ſe bien mettre, je crois que vous en ſerez content ; il aura une allure agréable.

M. Du GREPONT.

Et je pourrai tirer deſſus ?

St. ELOY.

Oui, il ſera fort ſage.

M. Du GREPONT.

C'eſt bon ; mais quand ?

St. ELOY.

Avant un mois.

M. Du GREPONT.

Il fait aujourd'hui un joli tems pour la chaſſe.

St. ELOY.

C'eſt vrai.

M. Du GREPONT.

On parle des terres loin de Paris ; & voilà où l'on en eſt, on n'en peut pas profiter.

St. ELOY.

Comment ? eſt-ce que la vôtre . . .

M. Du GREPONT.

Elle eſt à vingt-cinq lieues; il faut y aller la veille qu'on veut y tirer.

St. ELOY.

C'eſt loin.

M. Du GREPONT.

Quand vous en avez une plus près; on dit que ce n'eſt qu'une maiſon de campagne, & qu'on n'y peut pas chaſſer.

St. ELOY.

Mais celle de M. de Villerval eſt tout près d'ici, & l'on y chaſſe.

M. Du GREPONT.

Oui, mais qui?

St. ELOY.

Tout le monde.

M. Du GREPONT.

Il n'aime pas cela.

St. ELOY.

Je vous assure qu'il donne même des permissions très-facilement.

M. Du GREPONT.

Lui ?

St. ELOY.

Oui ; j'y ai chassé moi.

M. Du GREPONT.

Parce que vous lui dressiez un cheval.

St. ELOY.

Il est vrai.

M. Du GREPONT.

Pour moi, je ne lui en demanderai pas.

St. ELOY.

Pourquoi donc ? Il seroit charmé de vous faire ce plaisir-là.

M. Du GREPONT.

Oui, vous le connoissez bien. Il ne

chaſſe jamais lui, mais je ſuis ſûr qu'il me refuſeroit.

St. ELOY.

Le voilà, parlez-lui; je vais monter votre cheval.

M. Du GREPONT.

Je ne lui en parlerai ſûrement pas; je le connois.

SCENE II.

M. De VILLERVAL, M. Du GREPONT.

M. De VILLERVAL.

Ah, bonjour, du Grepont! Tu te promenes donc ce matin?

M. Du GREPONT, *s'en allant.*

Oui, bonjour.

M. De VILLERVAL.

Eh bien, où vas-tu ?... Il ne me répond pas ſeulement.

SCENE III.

M. De VILLERVAL, M. De BONNIERE.

M. De BONNIERE.

J'ai fermé la porte du jardin ; voilà la clef... Qu'eſt-ce que tu as donc ? Qu'eſt-ce que c'eſt que cet air étonné ?

M. De VILLERVAL.

C'eſt du Grepont que je viens de trouver ici.

M. De BONNIERE.

Eh bien ?

M. De VILLERVAL.

Je l'aborde, je lui parle. A peine me répond-il, & il s'en va.

M. De BONNIERE.

Et qu'eſt-ce que tu lui as fait ?

M. De VILLERVAL.

Moi, rien du tout, & je ne vois pas pourquoi il ſeroit fâché contre moi.

M. De BONNIERE.

Il ne l'eſt ſûrement pas.

M. De VILLERVAL.

Je n'en ſais rien. Il m'a regardé d'un air ſombre qui me fâche ; car je l'aime & je l'ai aimé de tous les tems.

M. De BONNIERE.

Que diable peut-il avoir ? Eloigne-toi ; il vient par ici en rêvant, je vais le lui demander.

M. De VILLERVAL.

Je le veux bien.

SCENE IV.

M. De BONNIERE, M. Du GREPONT.

M. De BONNIERE.

Qu'eſt-ce que tu fais donc là tout ſeul, du Grepont ?

M. Du GREPONT.

J'attends mon cheval, que St. Eloy eſt allé monter.

M. De BONNIERE.

Ah ! ah ! Mais tu as l'air de mauvaiſe humeur ?

M. Du GREPONT.

Ce n'eſt rien : il faut s'attendre à

tout dans la vie, & ne compter ſur perſonne, pas même ſur les gens que l'on croit ſes meilleurs amis.

M. De BONNIERE.

Cette maxime-là eſt un peu déſobligeante pour moi.

M. Du GREPONT.

Je ne dis pas cela pour toi.

M. De BONNIERE.

Eſt-ce que tu ſerois fâché contre Villerval ?

M. Du GREPONT.

Moi, point du tout. Chacun eſt maître de ce qu'il a.

M. De BONNIERE.

Mais encore ? Il eſt inquiet de la maniere dont tu l'as reçu.

M. Du GREPONT.

Je te dis que je ne lui en veux point du tout ; mais je n'aurai jamais affaire à lui.

M. De BONNIERE.

Qu'eſt-ce qu'il t'a fait ?

M. Du GREPONT.

Il le ſait bien.

M. De BONNIERE.

Non, d'honneur, & il voudroit ſavoir s'il a quelque choſe à ſe reprocher vis-à-vis de toi.

M. Du GREPONT.

Eh ! parbleu, ſans doute ; ſuis-je homme à me fâcher ſur rien ? En un mot, c'eſt très-mal à lui, & je devois m'y attendre.

M. De BONNIERE.

Mais qu'eſt-ce que c'eſt ?

M.

M. Du GREPONT.

Puiſque tu veux abſolument le ſavoir, je vais te faire juger de ce procédé-là. Tu me diras ſi entre amis tu as jamais rien vu de pareil.

M. De BONNIERE.

Voyons.

M. Du GREPONT.

Je le rencontre ici tout-à-l'heure. Nous parlons du tems qu'il fait ; je lui dis que c'eſt un joli tems pour chaſſer. Il me répond qu'oui ; je me plains de ce que ma terre eſt trop loin pour que je puiſſe y aller d'un moment à l'autre.

M. De BONNIERE.

Fort bien.

M. Du GREPONT.

Je lui dis qu'il eſt bien heureux de ce que la ſienne n'eſt qu'à trois lieues

de Paris ; que ſi la mienne étoit auſſi près, j'irois tout-à-l'heure pour y tirer quelques perdreaux.

M. De BONNIERE.

Il ne t'a pas offert d'y aller ?

M. Du GREPONT.

Bon, offert !...

M. De BONNIERE.

Comment ?

M. Du GREPONT.

Bien loin de cela, il m'en a refuſé la permiſſion.

M. De BONNIERE.

C'eſt incroyable !

M. Du GREPONT.

Cela eſt pourtant vrai ; St. Eloy étoit avec moi, qui en a été confondu & qui te le dira.

M. De BONNIERE.

Je ne reconnois pas là Villerval.

M. Du GREPONT.

Oh ! je le reconnois bien moi ; il eſt jaloux de ſa chaſſe, il n'en fait pas toujours ſemblant.

M. De BONNIERE.

Il y a ſûrement dans tout cela quelque choſe que je n'entends pas, ni lui non plus, & je ne veux pas que vous reſtiez brouillés ; laiſſez moi un peu, je veux éclaircir tout ceci.

M. Du GREPONT.

Moi, cela m'eſt bien indifférent ; & ſi je n'attendois pas mon cheval, je ne reſterois pas ici, je vous aſſure. (*Il s'éloigne*).

M De BONNIERE.

Villerval...

SCENE V.

M. De BONNIERE, M. De VILLERVAL.

M. De VILLERVAL.

Eh bien, qu'eſt-ce qu'il dit ?

M. De BONNIERE.

Ma foi, il dit... Je trouve qu'il a raiſon.

M. De VILLERVAL.

Comment, il a raiſon ?

M. De BONNIERE.

Oui, rappelle-toi.

M. De VILLERVAL.

Mais à propos de quoi, quand lui ai-je manqué en rien ?

M. De BONNIERE.

Tout-à-l'heure, ici.

M. De VILLERVAL.

Mais il n'a pas voulu me parler ; ne te l'ai-je pas dit tantôt ?

M. De BONNIERE.

C'eſt vrai ; cependant il ſe plaint de toi, & très-ſérieuſement.

M. De VILLERVAL.

Je ne ſaurois deviner pourquoi.

M. De BONNIERE.

C'eſt ſur la chaſſe.

M. De VILLERVAL.

Sur la chaſſe ? Mais je ne l'aime point du tout, & j'y ſuis très-indifférent.

M. De BONNIERE.

Pourquoi donc lui as-tu refuſé de le

laiſſer chaſſer chez toi, à Villerval ?

M. De VILLERVAL.

Je lui ai refuſé une permiſſion de chaſſe ?

M. De BONNIERE.

Oui, voilà de quoi il ſe plaint.

M. De VILLERVAL.

Et quand ?

M. De BONNIERE.

Aujourd'hui.

M. De VILLERVAL.

Il faut qu'il ſoit fou abſolument. Il faudroit qu'il m'eût parlé pour cela ; & je te le répéterai cent fois, ſi tu le veux, il m'a tourné le dos dès qu'il m'a vu.

M. De BONNIERE.

Je m'en vais lui dire que tu ne comprends rien à tout cela.

M. De VILLERVAL.

Dis-lui qu'il chaſſera chez moi tant qu'il voudra, qu'il ne ſauroit me faire un plus grand plaiſir.

M. De BONNIERE.

Il vaut mieux que tu le lui diſes toi-même ; il ne me croiroit pas. Je vais te l'amener. (*Il va à M. du Gre-pont*).

M. De VILLERVAL.

J'y conſens.

SCENE VI.

M. De BONNIERE, M. Du GREPONT, M. De VILLERVAL, *un peu loin des deux autres.*

M. De BONNIERE.

Eh bien! du Grepont, viens donc ici.

M. Du GREPONT.

Je ne comprends pas ce qui eſt arrivé à mon cheval, & pourquoi St. Eloy ne revient point.

M. De BONNIERE.

Je viens de parler à Villerval. Il eſt fort étonné de tout cela. Il dit que tu ne lui as ſeulement pas voulu parler.

M. Du GREPONT.

Il dira tout ce qu'il voudra, il a tort.

M. De VILLERVAL, *s'approchant.*

J'ai tort, c'eſt bientôt dit : pouvois-je te deviner ?

M. Du GREPONT.

Comment deviner, quoi ?

M. De VILLERVAL.

Que tu avois envie de chaſſer.

M. Du GREPONT.

Je crois que cela n'étoit pas difficile.

M. De VILLERVAL.

Mais quand je t'ai trouvé ici, m'as-tu parlé ſeulement ? Ne t'es-tu pas en allé comme un fou ?

M. Du GREPONT.

Je conviens que tu ne m'as pas entendu.

M. De VILLERVAL.

Il me feroit tourner la tête ! Mais dis donc ſi tu m'as demandé d'aller chaſſer à Villerval.

M. Du GREPONT.

Demandé ? ... Non.

M. De VILLERVAL.

Pourquoi dis-tu que je t'ai refuſé ?

M. Du GREPONT.

Parce que ... parce que je ſuis ſûr que, ſi je t'en avois parlé, tu ne l'aurois pas voulu ; voilà tout. (*Il s'en va*).

M. De BONNIERE.

On ne le tirera jamais de là. Allons nous promener. (*Ils s'en vont*).

FIN.

A TROMPEUR

TROMPEUR ET DEMI,

OU

LA VEUVE AVARE,

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

M. RENAUD DU BOULOIR, *Avocat.*

Mme. DE RUPERT, *Veuve.*

LE CHEVALIER DE ST. RIEUL.

LAPIERRE, *Laquais de M. du Boulair.*

La Scene eſt dans le Cabinet de M. du Bouloir.

LA VEUVE AVARE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

M. DU BOULOIR, LAPIERRE.

M. DU BOULOIR.

Lapierre !

LAPIERRE.

Monſieur ?

M. DU BOULOIR.

Eſt-il venu quelqu'un ?

LAPIERRE.

Oui ; Monſieur ; cette veuve qui demeure ici près, Madame, Madame...

M. Du BOULOIR.

Ah ! Mme. de Rupert ?

LAPIERRE.

Oui, Monſieur, & puis M. le Chevalier de St. Rieul.

M. Du BOULOIR.

Saint-Rieul ?

LAPIERRE.

Oui, Monſieur.

M. Du BOULOIR.

Je ne le connois pas.

LAPIERRE.

Ils reviendront tous les deux. Ah ! tenez, voilà déjà M. le Chevalier.

SCENE II.

M. DU BOULOIR, Le CHEVALIER.

M. Du BOULOIR.

Mr. le Chevalier, voulez-vous bien vous donner la peine d'entrer ?

Le CHEVALIER.

M. du Bouloir, je ſuis bien votre ſerviteur.

M. Du BOULOIR.

Aſſeyez-vous donc, Monſieur, s'il vous plaît. (*Ils s'aſſeyent*).

Le CHEVALIER.

Monſieur, je ſuis capitaine d'infanterie, par conſéquent très-peu riche ; mais j'avois un oncle qui devoit l'être

beaucoup, parce qu'il étoit l'aîné de notre famille, & qu'il a toujours vécu dans la plus grande économie.

M. Du Bouloir.

Il eſt donc mort ?

Le Chevalier.

Oui, Monſieur, il y a ſix mois. L'on m'a mandé qu'il n'avoit rien laiſſé ; c'eſt ce qui fait que je ne me ſuis pas preſſé de venir. Mais comme il mangeoit fort peu, je ne comprends pas ce qu'eſt devenu ſon bien.

M. Du Bouloir.

N'a-t-on pas fait un inventaire à ſa mort ?

Le Chevalier.

Oui, Monſieur ; mais on n'a rien trouvé.

M. Du Bouloir.

En ce cas-là, Monſieur, vous ne pouvez rien demander.

Le CHEVALIER.

Non, vraiment.

M. Du BOULOIR.

Mais à qui a été le peu qu'il y avoit ?

Le CHEVALIER.

A ſa veuve ; car il n'a jamais eu d'enfans.

M. Du BOULOIR.

A ſa veuve ? Cela devient différent.

Le CHEVALIER.

Oui, Monſieur, d'autant qu'elle eſt très-avare.

M. Du BOULOIR.

Il y a tout lieu de croire que c'eſt elle qui retient ce qui devoit vous revenir de votre oncle.

Le Chevalier.

Je le crois comme cela.

M. Du Bouloir.

Mais ſon bien, de quelle nature étoit-il ?

Le Chevalier.

En très-bonnes terres : mais tout cela a été vendu ; & je crains qu'en l'attaquant, elle ne réponde que tout a été diſſipé du tems de mon oncle.

M. Du Bouloir.

C'eſt ſûrement ce qu'elle répondra, s'il n'y a point eu de remplacement des fonds provenus de la vente de ces terres.

Le Chevalier.

Je n'ai point d'argent à manger à plaider, ainſi je ſuis fort embarraſſé.

M. Du Bouloir.

Vous devez l'être en effet.

Le CHEVALIER.

Voilà pourquoi je m'adreſſe à vous, Monſieur, parce que vous êtes voiſin de Mme. de Rupert, & que....

M. Du BOULOIR.

Quoi, c'eſt Mme. de Rupert ?

Le CHEVALIER.

Oui, Monſieur, c'eſt la veuve en queſtion.

M. Du BOULOIR.

Mme. de Rupert eſt très-avare; & ſi elle a eu envie de vous fruſtrer, je ne ſuis pas étonné qu'elle n'ait pas voulu placer ces fonds. Il pourroit très-bien ſe faire, ſi l'on n'a point de connoiſſance d'acquiſitions, de contrats, que tout ce bien ne ſoit qu'en argent ou en papiers.

Le CHEVALIER.

Et comment le ſavoir ?

M. Du BOULOIR.

C'eſt très-difficile ; car c'eſt là le ſecret des avares, & ils ne le confient à perſonne.

Le CHEVALIER.

Il n'y a donc aucunes reſſources ?

M. Du BOULOIR.

Non, ſi vous êtes ſûr qu'il n'y a ni fonds, ni contrats que l'on connoiſſe.

Le CHEVALIER.

Ah, Monſieur, je ſuis un homme perdu !

M. Du BOULOIR.

Comment, ne pouvez-vous pas vivre dans l'emploi que vous avez ?

Le CHEVALIER.

S'il n'y avoit que moi, ce ne ſeroit rien ; mais n'ayant plus de reſſour-

ces, plus d'espoir d'avoir rien de la succession de mon oncle, je vais faire le malheur d'une personne que j'aime... Ah, Monsieur, elle en mourra de désespoir !

M. Du BOULOIR.

Vous ne l'épouserez pas, & elle n'en mourra pas. Il n'y a que vous à plaindre dans ce cas-là.

Le CHEVALIER.

Si j'étois seul, j'aurois bientôt fini mon sort. Vous ne savez pas à quel point je suis malheureux. Monsieur, mon état est affreux !

M. Du BOULOIR.

Vous m'épouvantez.

Le CHEVALIER.

J'ai grand besoin de vos conseils, de vos secours... Je crains d'être peut-être suivi...

M. Du BOULOIR.

Quelle affaire avez-vous ?

Le CHEVALIER.

Monſieur, en arrivant à Arras où nous ſommes en garniſon, j'y devins amoureux d'une demoiſelle qui eſt réellement charmante.

M. Du BOULOIR.

A Arras ?

Le CHEVALIER.

Oui, Monſieur.

M. Du BOULOIR.

J'y connois beaucoup de monde.

Le CHEVALIER.

Eh bien, Monſieur, c'eſt la fille du receveur des tailles.

M. Du Bouloir, *avec étonnement.*

Mlle. de Piremont ?

Le Chevalier.

Oui, Monſieur. Son pere eſt-il de vos amis ?

M. Du Bouloir.

Beaucoup.

Le Chevalier.

Ah ! Monſieur, ne nous trahiſſez pas, je vous en conjure !

M. Du Bouloir.

Achevez, achevez.

Le Chevalier.

N'ayant point de bien, je ne pouvois eſpérer de l'obtenir ; mais cela ne put diminuer mon amour. J'eſpérois encore de mon oncle, quoiqu'il n'eût jamais répondu à toutes les lettres que

je lui ai écrites, lorſque j'appris ſa mort, & en même tems qu'il ne m'avoit rien laiſſé.

M. Du Bouloir.

Eh bien ?

Le Chevalier.

Des moyens que nous avions pris pour nous voir, Mlle. de Piremont & moi, nous ont plongés dans un abyme affreux.

M. Du Bouloir.

Comment ?

Le Chevalier.

Elle eſt devenue groſſe ; la crainte d'être expoſée à la fureur de ſes parens, & ſon déſeſpoir ſi je ne voulois l'en ſauver en l'enlevant, m'ont déterminé à m'enfuir avec elle à Paris, où nous ſommes depuis huit jours, & tout prêts à mourir de miſere, ſi

vous

vous ne trouvez pas quelque moyen de nous en tirer.

M. Du BOULOIR.

Monſieur, je n'abuſerai pas de votre confiance en moi, & je ne vous ferai point de reproches ſur le malheur où vous avez entraîné une malheureuſe perſonne que vous dites que vous aimez. Mais ſavez-vous à qui vous parlez ?

Le CHEVALIER.

Monſieur...

M. Du BOULOIR.

A ſon oncle, au frere de M. de Piremont.

Le CHEVALIER.

Ah ! Monſieur, faites de moi ce qu'il vous plaira; mais je vous en ſupplie, ayez pitié de votre malheureuſe niece : qu'elle ne ſoit pas la victime de mon imprudence. Je me jette à vos pieds.

(*Il s'y jette, & M. du Bouloir le releve*).

M. Du Bouloir.

Monſieur, que faites-vous! Aſſeyez-vous, & écoutez-moi.

Le Chevalier.

Ah! Monſieur....

M. Du Bouloir.

Les regrets ne feront rien à ce qui eſt arrivé; voyons le parti qui nous reſte à prendre pour tout réparer. Il faut ſavoir s'il n'y a pas moyen de rien tirer de Mme. de Rupert. Je crois en imaginer un. Vous connoît-elle?

Le Chevalier.

Non, Monſieur; je ne me ſuis point préſenté à elle avant de ſavoir ſi j'avois droit de lui demander.

M. Du Bouloir.

A la bonne heure. Si je ne réuſſis

pas, je me charge de tout arranger vis-à-vis de mon frere, d'une façon ou d'autre. Je ſuis garçon, je ne veux point me marier, j'ai du bien, je le donnerai à ma niece, à condition qu'elle vous épouſera.

Le CHEVALIER.

Quoi, Monſieur !

M. Du BOULOIR.

Point de remerciemens...

SCENE III.

M. Du BOULOIR, Le CHEVALIER, LAPIERRE.

LAPIERRE.

Monſieur, Mme. de Rupert eſt là-dedans qui demande à vous parler.

M. Du BOULOIR.

C'eſt juſtement elle que j'attendois. M. le Chevalier, entrez dans ce petit cabinet, & vous en ſortirez quand je vous appellerai.

Le CHEVALIER, *voulant remercier M. du Bouloir.*

Monſieur, permettez...

M. Du BOULOIR.

Ne perdons pas de tems. Entrez, entrez là-dedans. (*Le Chevalier entre dans le cabinet*). Toi, Lapierre, quand je frapperai du pied, tu entreras en criant au feu, & tu diras qu'il eſt chez l'épicier qui demeure à côté de Mme. de Rupert.

LAPIERRE.

Oui, Monſieur.

M. Du BOULOIR.

Tu te tiendras ici deſſous; tu entendras bien?

LAPIERRE.

Oh ! ne vous embarraſſez pas.

M. Du BOULOIR.

Allons, fais entrer Mme. de Rupert. Ne dis rien à perſonne de cela.

LAPIERRE.

Non, non, Monſieur. Madame, donnez-vous la peine d'entrer. (*Lapierre ſort quand Mme. de Rupert eſt entrée*).

SCENE IV.

Mme. De RUPERT, M. Du BOULOIR.

Mme. De RUPERT.

Je ne ſais, Monſieur, ſi j'ai l'honneur d'être connue de vous ?

M. Du Bouloir.

Oui, Madame, ſûrement; j'aî cet honneur-là. Voulez-vous bien vous aſſeoir ?

Mme. De Rupert, *s'aſſeyant.*

Monſieur, je n'entends point du tout les affaires; j'ai très-peu de bien, je ſuis une pauvre veuve, bien à plaindre; le peu que j'avois, mon mari l'a mangé.

M. Du Bouloir.

C'eſt très-fâcheux, Madame; il ne falloit pas y conſentir. Pour une femme raiſonnable comme vous, il eſt etonnant que vous ne l'ayiez pas empêché.

Mme. De Rupert.

Monſieur, il eſt vrai, je l'aurois dû; mais un mari que l'on aime eſt toujours le maître. Je lui avois apporté en mariage deux cens mille francs.

M. Du BOULOIR.

Et il ne vous reſte plus rien ?

Mme De RUPERT.

Monſieur, je n'ai eu ni mes repriſes, ni mon douaire, & je ſuis réduite à vivre de très-peu de choſe.

M. Du BOULOIR.

Mais il n'étoit pas diſſipateur.

Mme. De RUPERT.

Monſieur, non ; du moins on ne le croyoit pas ; & il eſt vrai que ce n'eſt pas le luxe qui nous a ruinés, mais de mauvaiſes affaires qu'il a faites toute ſa vie, parce qu'il n'y entendoit rien, & qu'il a toujours été trompé par des fripons.

M. Du BOULOIR.

C'eſt très-malheureux.

Mme. De RUPERT.

Sa derniere paſſion, qui a achevé

de nous ruiner, a été ſa chymie. On lui avoit fait accroire qu'il feroit de l'or, & l'on a mangé tout ce qu'il avoit en opérations réitérées, & quand on a vu qu'il n'avoit plus rien, on l'a abandonné.

M. DU BOULOIR.

Que vous reſte-t-il donc ?

Mme. DE RUPERT.

Environ deux mille francs de rente viagere ; & voyez, Monſieur, comment avec cela répondre à un neveu qui prétend que ſon oncle eſt fort riche. On dit qu'il va arriver. Je n'entends point les affaires, & je ſuis très-inquiette.

M. DU BOULOIR.

Mais le bien de votre mari étoit en contrats, en terres ſans doute, ainſi que le vôtre ?

Mme. De RUPERT.

Oui, Monſieur; mais tout cela a été vendu.

M. Du BOULOIR.

S'il ne reſte rien en nature abſolument, ſon neveu ne peut rien avoir.

Mme. De RUPERT.

Non?

M. Du BOULOIR.

Sûrement.

Mme. De RUPERT.

On m'avoit dit...

M. Du BOULOIR.

Sur quoi voulez-vous qu'il vous attaque, ſi vous êtes en regle? Si vous avez fait un inventaire, vous le lui préſenterez; & s'il veut ſe porter héritier, il faudra qu'il commence par vous donner tout ce qui vous revient.

Mme. De Rupert.

Vous avez bien de la bonté de me tranquilliſer ; mais ne me fera-t-il pas des frais toujours ? S'il va me faire un procès ſur ce qu'il me croit plus riche que je ne ſuis ?

M. Du Bouloir.

Quand il le gagneroit, ſi vous n'avez rien, il n'aura rien.

Mme De Rupert.

En ce cas-là je ne le crains pas.

M. Du Bouloir.

Et vous avez raiſon. (*Il frappe du pied*).

Mme. De Rupert.

Monſieur, je vous ai bien de l'obligation de m'avoir tranquilliſée. Je ſens que j'ai bien fait de venir vous conſulter.

SCENE V.

Mme. De RUPERT, M. Du BOULOIR, LAPIERRE.

LAPIERRE, *criant ſans paroître.*

Au feu ! au feu ! au feu !

Mme. De RUPERT, *effrayée.*

Ah ! mon Dieu ! qu'eſt-ce que c'eſt que cela !

M. Du BOULOIR.

Où allez-vous donc ? Attendez.

LAPIERRE, *entrant.*

Au feu ! au feu ! au feu !

SCENE VI.

Mme. De RUPERT, M. Du BOULOIR, Le CHEVALIER, LAPIERRE.

M. Du BOULOIR.

Lapierre, qu'eſt-ce que c'eſt ? (*Il fait ſigne au Chevalier qui a ouvert la porte*).

LAPIERRE.

Eh ! Monſieur, c'eſt le feu qui eſt chez l'épicier ici près.

Mme. De RUPERT, *éperdue.*

Ah ! mon Dieu ! c'eſt à côté de chez moi. Je ſuis perdue ! (*Elle veut s'en aller*).

M. Du BOULOIR.

Non, non, Madame, reſtez ici ; nous allons voir à ſauver vos effets.

Mme. De RUPERT.

Eh ! Monsieur, ils seront perdus ; brûlés avant qu'on ait pu les découvrir !

M. Du BOULOIR.

Nous les trouverons, Monsieur & moi. (*Le Chevalier sort du cabinet*).

Mme. De RUPERT.

Non, Monsieur, c'est dans l'épaisseur du mur, de l'argent, des papiers. Laissez-moi aller, je vous prie.

M. Du BOULOIR.

Comptez sur moi.

Mme. De RUPERT.

C'est toute ma fortune ; il y a six cens mille francs, Messieurs !

M. Du BOULOIR.

Tranquillisez-vous ; ce ne sera peut-être rien.

Mme. De RUPERT.

Eh ! Meſſieurs, je veux y aller abſolument.

M. Du BOULOIR.

Je vous dis que vous n'avez rien à craindre. Vous voyez bien qu'on n'entend pas de bruit.

Mme. De RUPERT.

Tout eſt peut-être volé.

M. Du BOULOIR.

Tenez, voyez à la fenêtre. Il n'y a pas la moindre apparence de feu.

Mme. De RUPERT.

Ah ! Monſieur !

M. Du BOULOIR.

Lapierre, qu'eſt-ce que c'eſt que ce feu ? Il n'y a rien, n'eſt-ce pas ? (*Il lui fait ſigne de dire que non*).

LAPIERRE.

Non, Monſieur, ce n'eſt rien.

Mme. De RUPERT.

C'eſt-il bien vrai, mon garçon?

LAPIERRE.

Oui, Madame.

Mme. De RUPERT.

Ah! mon Dieu! que j'ai eu de peur! Je veux aller voir toujours...

M. Du BOULOIR.

Madame, il n'y avoit point de feu du tout, ſi vous voulez que je vous diſe. Ceci n'eſt qu'une plaiſanterie, & qui tournera ſûrement à bien.

Mme. De RUPERT, *étonnée.*

Comment?

M. Du BOULOIR.

Oui, j'étois pénétré de douleur

voir qu'une honnête femme comme vous étoit réduite à avoir ſi peu de quoi vivre ; & pour m'aſſurer que vous me diſiez vrai, je vous ai fait donner cette allarme.

Mme. De Rupert.

Quoi, Monſieur, vous êtes capable d'une trahiſon pareille ?

M. Du Bouloir.

Madame, ce n'eſt pas un crime auſſi grand que celui de vouloir retenir le bien d'autrui.

Mme. de Rupert.

Monſieur... Paix donc.

M. Du Bouloir.

Vous avez avoué, dans l'inquiétude où vous étiez, que vous aviez ſix cens mille francs en argent & en papiers.

Mme. De Rupert.

Moi ?

M. Du BOULOIR.

Oui ; il n'eſt plus tems de diſſimuler, il faut nous en donner abſolument la moitié.

Mme. De RUPERT.

Mais, Monſieur, c'eſt un dépôt.

M. Du BOULOIR.

Eh bien ! ſi c'eſt un depôt, je m'en vais faire mettre le ſcellé chez vous, & vous faire renfermer juſqu'à ce que ceux à qui il appartient ſe préſentent. Voyez, déterminez-vous.

M. De RUPERT.

Monſieur, on n'uſe point comme cela de violence.

M. Du BOULOIR.

Pardonnez-moi ; l'on a ce droit vis-à-vis de ceux qui veulent nous ôter ce qui nous appartient. D'ailleurs voilà

Monſieur, qui eſt le neveu de votre mari; il eſt le maître d'en uſer avec vous comme il lui plaira.

Mme. De RUPERT.

Quoi, vous êtes le Chevalier de St. Rieul?

Le CHEVALIER.

Oui, Madame.

Mme. De RUPERT.

Où me ſuis-je fourrée!

Le CHEVALIER.

Madame, conſentez à ce que vous propoſe M. du Bouloir: ceci ſera un ſecret, ſi vous le voulez.

Mme. De RUPERT.

Mais, Meſſieurs, ſi j'ai dit ſix cens mille francs, il n'y a pas cela, je me ſuis trompée.

Le CHEVALIER.

Eh bien ! nous partagerons.

Mme. De RUPERT.

Je ne vous donnerai jamais trois cens mille francs.

M. Du BOULOIR.

En ce cas on mettra le ſcellé, comme je vous ai dit, & puis vous n'aurez que ce qui vous revient de droit.

Mme. De RUPERT.

Allons, Meſſieurs, venez chez moi, puiſqu'il le faut abſolument.

M. Du BOULOIR.

Cela vaudra mieux que de plaider, Madame.

Mme. De RUPERT.

Ah ! mon Dieu ! pourquoi ſuis-je venue ici? (*Elle s'en va.*)

Le Chevalier.

Quelles obligations, quels ſervices !..

M. Du Bouloir.

Vous êtes mon neveu. Finiſſons cette affaire ſans perdre un inſtant ; nous irons chercher ma niece après, & j'aurai la ſatisfaction de faire votre bonheur à tous deux ; ne ſerai-je pas bien récompenſé ? Allons, allons. (*Ils s'en vont*).

FIN.

LE
DIABLE N'EST PAS TOUJOURS
A LA PORTE D'UN PAUVRE HOMME,
OU LES
ÉPOUX MALHEUREUX.
PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

M. DE St. FIRMIN.
PAULINE, *Femme de M. de St. Firmin.*
M. VINCENT, *Tapiſſier-Fripier.*
DUPRÉ, *Valet-de-Chambre de l'oncle de M. de St. Firmin.*
DUMONT, *Ami de Dupré.*
UN HUISSIER.
UN COMMISSAIRE.
UN CLERC.
DES ARCHERS.

La Scene eſt chez M. de St. Firmin, dans un appartement très ſimple.

LES ÉPOUX MALHEUREUX.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

M. DE ST. FIRMIN *eſt étonné, en entrant, de ne voir perſonne.*

Quoi, Pauline n'eſt point ici ! Pauline ! Pauline ! Que peut-elle être devenue ? Comment a-t-elle pu ſe réſoudre à ſortir ſans moi ? Elle ne ſauroit être loin ; elle craindroit trop de m'allarmer. Quelle femme pourroit être auſſi ſenſible ! Sa tendreſſe pour moi... ſa tendreſſe !.. & j'ai fait ſon malheur, moi !.. Oui ;

c'eſt mon amour... Ah, Pauline ! loin de me le reprocher, le tien pour moi ſemble augmenter encore ! Quelle union devoit être plus heureuſe ! Mais reliſons la lettre que j'écris à mon oncle. Non, ſon ame ne ſauroit être toujours ſans pitié ! Que Pauline ignore du moins mon projet, s'il ne réuſſit pas.

Il s'aſſied, une table devant lui, ſur laquelle il y a une écritoire, & il tire de ſa poche un papier qu'il lit.

» Vous êtes bien vengé, Monſieur, » de ma déſobéiſſance ; j'ai fait le mal- » heur de tout ce que j'aime. Pauline » languit avec moi dans la plus affreuſe » miſere : ſans avoir ſu mes torts envers » vous, elle en partage la punition. » Oui, Monſieur, elle ſe reproche ſans » ceſſe d'être la cauſe, quoiqu'innocen- » te, qui m'a fait encourir votre indi- » gnation. Pourquoi, ſans la connoître, » avoir refuſé votre conſentement à » notre mariage & m'avoir forcé, par » cette réſiſtance, à vous demander les » biens dont vous ne vous étiez chargé

» que

» que par bonté, par amitié pour
» moi? Ils m'ont été ravis ces biens,
» par un monſtre qui, ſous le nom
» d'ami, a trahi ma confiance. Ce n'eſt
» pas pour moi que j'implore votre
» pitié; c'eſt pour une femme vertueuſe
» que j'adore, que vous aimeriez, ſi
» vous la connoiſſiez. Doit-elle être la
» victime de mon imprudence? Ah,
» mon oncle! ce n'eſt point ma grace
» que je demande, mon repentir ne
» ſuffit pas; mais Pauline mérite vos
» bontés: ſouffrez qu'elle aille vous
» trouver; ſoyez l'aſyle de la ver-
» tu... « Mais j'entends quelqu'un...
C'eſt elle-même. (*Il ſerre ſa lettre dans ſa poche.*)

SCENE II.

PAULINE, M. De St. FIRMIN.

M. De St. FIRMIN.

Ah ! chere Pauline, en quel état vous voilà ! Quel accablement ! Que vous eſt-il donc arrivé ?

PAULINE, *s'aſſeyant.*

Ah ! St. Firmin, laiſſez-moi reſpirer !.. Je ſuis horriblement fatiguée.

M. De St. FIRMIN.

Je ne comprends pas pourquoi, ſeule, vous avez pu vous haſarder au milieu des embarras, du tumulte... Vous, heurtée, ſans égards, froiſſée par la foule... dédaignée par ces ames mépriſables qui ne ſe ſont enrichies qu'à force de baſſeſſes : la vertu rampe quand le vice triomphe, & c'eſt à moi que vous devez cette humiliation !

PAULINE.

Ah ! que vous augmentez ma peine, en voulant vous rendre seul coupable de nos maux ! Eh, sans moi, les auriez-vous éprouvés ! Au nom de notre amour, cessez...

M. De St. FIRMIN.

Eh bien ! chere Pauline, je vous obéirai ; vous triompherez toujours de moi. Mais dites, je vous prie, qu'est-ce qui a pu vous déterminer à sortir ?

PAULINE.

Le désir d'adoucir tes maux, mais St. Firmin, il n'y a plus d'amitié sur la terre ; ses sermens n'ont plus rien de sacré. Conservons précieusement cet amour qui nous reste.

M. De St. FIRMIN.

Et c'est cet amour qui te perd !

PAULINE.

Lui ? non : le bonheur affoiblit souvent

l'amour ; mais notre malheur m'attache encore plus vivement à toi : dans tes bras il n'oſe me pourſuivre.

M. De St. FIRMIN.

Que d'amour ! que de courage !

PAULINE.

Nous en avons beſoin. Écoute-moi. Effrayée de la cruelle ſituation où mon amour t'a réduit ; prêts d'être accablés par les créanciers du malheureux à qui nous nous ſommes confiés & pour qui nous avons répondu, à peine as-tu été ſorti, qu'il m'eſt venu dans la penſée que nous pourrions peut-être recouvrer nos effets.

M. De St. FIRMIN.

Comment ?

PAULINE.

Julie, avec qui j'ai été au couvent ; l'amie la plus tendre que j'aie eue de ma vie ; Julie, ai-je dit, eſt à Paris ;

femme d'un homme en place, ſon crédit pourra nous ſervir. Je crois déjà voir diſſiper tes maux. Julie va les adoucir, ſon amitié pour moi me fait tout eſpérer. Je ſors, je cherche ſa demeure ; un vaſte hôtel, une ſuite nombreuſe m'aſſurent qu'elle jouit de l'état le plus brillant ; j'applaudis à ſon bonheur, mon cœur le partage & me fait penſer que je vais l'augmenter en la revoyant. La ſimplicité de mon vêtement jette dans l'erreur celui qui me conduit : il me mene chez les femmes de Julie ; je me fais annoncer ſous ton nom, pour jouir de ſa ſurpriſe & de toute la joie qu'elle aura de me revoir. J'entre, je lui parle ; mais, Dieu ! ſon ame n'eſt plus ſenſible au ſon de ma voix ; à peine daigne-t elle me regarder. Que voulez-vous, me dit-elle ? Sa froideur me pénetre de douleur, la force m'abandonne, je ne puis répondre ; elle réitere ſes queſtions. Voyez, lui dis-je avec peine, c'eſt Pauline : n'êtes-vous plus Julie ? Pauline ! Pauline ! reprend-elle ſéchement ; qu'on lui donne un ſiege & laiſſez-nous. Je reſpire, je me

flatte qu'elle va se jetter dans mes bras ; mais continuant avec la même indifférence, dans quel état vous voilà ! que vous est-il donc arrivé ? D'éprouver ce que l'ingratitude a de plus affreux ? e ne voir en vous qu'une ame hautaine au lieu d'une ame sensible que j'espérois y trouver : je vous plains, ai-je ajouté en me levant, de ce que la fortune a entiérement changé votre cœur. Dans cet instant un jeune homme est entré avec fracas : je suis sortie ; elle m'a suivie, en me disant, voilà dix louis, peuvent-ils vous être utiles ? Non, ai-je répondu fiérement ; je les recevrois avec transport des mains de l'amitié, je les refuse avec mépris de celles de l'orgueil. Et la mort dans l'ame, je me suis traînée jusqu'ici, où je te retrouve. Tes regards me consolent, & ton amour effacera sûrement le souvenir d'un procédé aussi humiliant & aussi affligeant pour l'humanité.

M. De S. FIRMIN.

O femme toujours respectable ! que

vis-à-vis de Julie, dans votre infortune, vous êtes au-dessus d'elle !

PAULINE.

Mais vous, qu'avez-vous fait ? que vous a dit Virteil ?

M. De St. FIRMIN.

Rien, je ne l'ai pas vu. Il vient d'avoir un régiment ; & dans la joie de s'y aller faire recevoir, il est parti tout de suite.

PAULINE.

Eh bien ! qu'une sage économie nous soutienne jusqu'à ce que...

M. De St. FIRMIN.

Sans argent, sans ressources...

PAULINE.

Sachons nous restreindre au seul nécessaire ; dans cette solitude, nous ne craindrons pas les regards de ceux qui

veulent qu'on rougiſſe de n'avoir plus que de la vertu.

M. De St. FIRMIN.

Ah ! certainement, loin de nous chercher, ils nous fuiront. Mais j'entends quelqu'un ; c'eſt le tapiſſier de cet indigne Préval : que veut-il ?

SCENE III.

M. De St. FIRMIN ; PAULINE, M. VINCENT.

M. VINCENT.

Monſieur, ſi je ne me trompe, eſt M. de St. Firmin.

M. De St. FIRMIN.

Oui, M. Vincent ; que voulez-vous ?

M. VINCENT.

M. de Préval, Monſieur, qui m'a chargé de vous fournir tout l'ameublement de la maiſon que vous occupiez, eſt parti ſans me le payer; & ſans doute c'eſt à vous que je dois m'adreſſer. Voilà le mémoire.

M. De St. FIRMIN.

Mais je lui ai compté cet argent.

M. VINCENT.

Comme je ne l'ai pas reçu, c'eſt contre vous, Monſieur, que je dois avoir mon recours.

PAULINE.

Ah! St. Firmin, chaque jour accroît notre malheur.

M. VINCENT.

Madame, je ſuis au déſeſpoir de vous chagriner; mais M. de Préval m'a ruiné... Ma famille eſt languiſ-

ſante, mourante de faim, & l'on vient d'obtenir un arrêt de priſe de corps contre moi, ſi d'ici à deux jours je ne paie pas mille écus.

M. De St. FIRMIN.

Votre peine augmente encore la nôtre, M. Vincent. Vous voyez les débris d'une fortune entiérement ruinée par le même homme, & nous ſommes ſans ſecours.

M. VINCENT.

Effectivement, je ne vois pas un des meubles que j'ai fournis.

M. De St. FIRMIN.

Nous les avons vendus pour payer quelques malheureux domeſtiques & pour ſubſiſter.

M. VINCENT.

Quoi, Monſieur, vous n'avez pas des amis puiſſans, qui pourroient vous aider encore?

M. De St. FIRMIN.

Des amis! Avez-vous vécu juſqu'à préſent ſans mieux connoître les hommes? Amis, parens, tout nous abandonne.

M. VINCENT.

Pour moi, je ſaurai mourir dans la priſon qu'on me deſtine; ce n'eſt avancer que de peu de tems ma derniere heure : mais ma femme, mes enfans...

PAULINE, *à M. de St. Firmin.*

La ſituation de cet homme me pénetre de douleur!

M. De St. FIRMIN, *après avoir rêvé.*

Eh bien! M. Vincent, reprenez courage; j'eſpere pouvoir vous tirer de peine.

PAULINE.

Ah! St. Firmin, ſeroit-il poſſible?

M. De St. FIRMIN.

Oui, je ſais un homme qui connoît les biens qui doivent un jour me revenir : je prendrai avec lui tous les arrangemens qu'il voudra.

M. VINCENT.

Quoi, Monſieur ?

M. De St. FIRMIN.

Vous ne devez pas être la victime de notre imprudence. Allez, dans peu j'oſe me flatter de pouvoir vous délivrer de toutes vos craintes.

M. VINCENT.

Monſieur, oſerois-je vous demander combien je dois attendre encore ?

M. De St. FIRMIN.

La journée ne ſe paſſera pas, ſans que vous ayez de mes nouvelles.

M. VINCENT.

Monſieur, que ne vous devrai-je pas ?

M. De St. FIRMIN.

Je ne fais que ce que je doïs.

PAULINE.

Mais, St. Firmin, quel eſt donc cet homme ſur qui vous comptez ?

M. De St. FIRMIN.

Un homme à qui je n'avois pas penſé pour nous, mais que le deſir de ſoulager M. Vincent m'a rappellé, & qui nous ſera ſûrement utile : c'eſt M. Warthon.

M. VINCENT.

M. Warthon ?

M. De St. FIRMIN.

Oui.

M. VINCENT.

Le banquier ?

M. De St. FIRMIN.

Lui-même.

M. VINCENT.

C'eſt ſur lui que vous comptez ?

M. De St. FIRMIN.

Aſſurément.

M. VINCENT.

Ah ! Monſieur, nous ſommes perdus !

M. De St. FIRMIN.

Comment ?

M. VINCENT.

Hélas ! Monſieur, depuis deux jours il a fait banqueroute.

M. De S. FIRMIN.

Juſtes dieux !

PAULINE.

Tout ſe réunit contre nous !

M. VINCENT.

Adieu, Monſieur & Madame. Je ſuis au déſeſpoir de vous avoir chagrinés, ce n'étoit pas mon deſſein; je vous en demande bien pardon.

SCENE IV.

M. De St. FIRMIN, PAULINE.

PAULINE.

Ce malheureux Vincent augmente encore ma peine! On peut ſupporter ſes maux; mais cauſer ceux des autres, eſt auſſi trop affreux!

M. De St. FIRMIN.

Ah! ſi le ciel nous favoriſe quelque jour, je ſens que toutes les épreuves que nous aurons ſouffertes ſeront un bien pour moi, puiſqu'elles me font connoître l'excellence de ton cœur & la délicateſſe de ton ame.

PAULINE.

C'eſt mon amour pour toi...

M. De St. FIRMIN.

Ah ! tu méritois un meilleur ſort ! Qu'il eſt cruel de voir ſouffrir celle qui n'eſt faite que pour faire le bonheur de tous ceux qui la connoiſſent !

PAULINE.

Eh ! ne fais-je pas le tien ? Que me faut-il plus ?

M. De St. FIRMIN.

N'être pas en proie du moins à l'affreuſe néceſſité. Mais tâchons de nous y ſouſtraire ; voyons enſemble ce qui nous reſte, dont nous puiſſions ſubſiſter.

PAULINE.

J'ai prévenu ton projet : viens & tu verras.... Mais on frappe fortement ; qui pourroit-ce être ?

M. De St. FIRMIN.

Je ne ſais... Entrez.

SCENE V.

M. De ST. FIRMIN, PAULINE, Un HUISSIER, Un COMMISSAIRE, Un CLERC, Des ARCHERS.

PAULINE.

Que vois-je ! que nous veut-on ?

L'HUISSIER.

Monſieur, en vertu d'une ſentence obtenue par défaut...

M. De St. FIRMIN.

Par défaut, Monſieur ? Je n'ai pas la moindre connoiſſance...

L'HUISSIER.

L'assignation vous a pourtant été signifiée.

M. De St. FIRMIN.

Je n'en ai point reçu.

L'HUISSIER.

Cela ne fait rien, Monsieur.

M. De St. FIRMIN.

Comment, cela ne fait rien ?

L'HUISSIER.

Non, Monsieur ; la sentence est rendue, & elle va être exécutée.

M. De St. FIRMIN.

Est-ce de la part de M. Vincent ?

L'HUISSIER.

Non. M. Vincent avoit bien été mis par le procureur de la direction

au nombre des créanciers du ſieur de Préval ; mais il vient dans l'inſtant de ſe déſiſter de ſes pourſuites.

M. De St. FIRMIN.

M. Vincent ?

L'HUISSIER.

Oui, Monſieur. Apparemment que vous l'avez ſatisfait ?

PAULINE.

Ah ! St. Firmin, quoi, ce M. Vincent, dans l'état où il eſt, a été capable.... Quelle ame honnête & ſenſible !

L'HUISSIER.

Monſieur, ſi vous pouvez auſſi ſatisfaire les autres créanciers, je ſuis prêt à vous donner main-levée pour la ſaiſie de vos meubles, en payant tous les frais.

M. De St. FIRMIN.

Hélas ! Monſieur, nous ne poſſe-

dons rien ! Le malheureux Préval s'eſt emparé de tout ce que nous avions.

L'HUISSIER.

En ce cas, leſdits meubles vont être exécutés & vendus à l'encan. Je vais les faire enlever.

M. De St. FIRMIN.

Monſieur, je vous prie en grace d'attendre encore...

L'HUISSIER.

Cela ne ſe peut pas retarder un ſeul moment. Allons, vous autres, ne perdez pas de tems ; démeublez cette chambre voiſine par l'autre porte ; pendant ce tems-là nous démeublerons celle-ci. (*Il écrit en allant & venant*).

M. De St. FIRMIN.

Ah ! Monſieur, par pitié, écoutez-moi !

L'HUISSIER.

C'eſt inutile, je n'entends rien, je dois faire mon devoir.

PAULINE.

Et qui peut vous faire choiſir à vous & à vos pareils un métier auſſi déteſtable ?

L'HUISSIER.

La néceſſité de vivre, Madame.

PAULINE.

La néceſſité de vivre ? & comment vit-on au milieu de pareilles horreurs ?

L'HUISSIER.

Ah ! Madame ! on ſe fait à tout.

M. De St. FIRMIN.

Laiſſe, laiſſe ces inhumains, Pauline. Méritent-ils ſeulement tes regards ? Oublions qu'il y a de tels hommes au monde ; détournons nos yeux de deſſus eux ; viens, appuie-toi contre

cette fenêtre; nous verrons dans ce peuple qui s'agite, des gens plus estimables, que le travail soutient contre l'infortune. Cette ressource nous manque; mais si le ciel ordonne que nous vivions encore, sans doute qu'il nous prépare des secours que nous ne prévoyons pas. (*Ils s'appuient tous les deux contre la fenêtre, pendant qu'on démeuble l'appartement. L'on emporte tout, & l'on ne laisse que la paille du lit, que l'on jette dans la chambre où ils sont*).

UN ARCHER, *à l'Huissier.*

Nous avons fini, Monsieur.

L'HUISSIER.

Il n'y a plus rien ?

SECOND ARCHER.

Non, Monsieur.

L'HUISSIER.

Allons-nous-en, Monsieur &

Madame, je vous souhaite bien le bonjour.

SCÈNE VI.

M. De St. FIRMIN, PAULINE.

PAULINE, *se retournant, & ne voyant plus que la paille.*

O Dieu ! voilà donc tout ce qui nous reste pour meubles & pour aliment !

M. De St. FIRMIN.

Chere Pauline, que dis-tu ?

PAULINE.

Mes forces m'abandonnent ; les derniers efforts du courage épuisent ma constance. (*Elle tombe sur la paille, & elle s'évanouit dans les bras de M. de St. Firmin.*)

M. De St. FIRMIN.

Elle perd connoiſſance ! Malheureux que je ſuis ! Pauline, ma chere Pauline, attends encore, ne meurs pas ſans moi ! Quel affreux moment ! & quel ſecours lui donner ! (*Il tire un flacon de ſa poche. Pauline fait un mouvement ſans revenir tout à-fait. M. de St. Firmin regarde l'or de la garniture du flacon avec une eſpece de joie*). Mais, Dieu ! que vois-je ? Eſt-ce vous qui m'inſpirez ? L'or de ce flacon m'offre-t-il une reſſource ? Il eſt peut-être tems encore. (*Il porte une ſeconde fois le flacon au nez de Pauline.*) Pauline ! (*Elle ſe ranime, regarde autour d'elle, & elle eſt prête de retomber*). Ma chere Pauline, rappelle ton courage ; l'eſpoir renaît dans mon ame ; hâte-toi de le partager. (*Elle ſe releve & s'appuie ſur M. de St. Firmin*).

PAULINE.

Hélas ! d'où peut-il te venir, après ce que nous avons perdu ?

M.

M. De St. FIRMIN.

Tu le ſauras; le tems me preſſe.

PAULINE.

Explique-toi.

M. De St. FIRMIN.

Permets que je te quitte, & ſois ſans crainte; je ne peux ni vivre ni mourir ſans toi.

PAULINE.

Je ne crains pas que tu m'abandonnes.

M. De St. FIRMIN.

Pourquoi donc prononcer ce mot ?... Mais ne me retiens pas davantage. Adieu. (*Il s'en va*).

PAULINE.

O ciel !

M. De St. FIRMIN, *revenant.*

Ecoute. Voilà le ſigne où tu re-

connoîtras si notre malheur s'adoucit. Si tu me vois revenir en carrosse, voulant perdre moins de tems pour te rejoindre, rassure-toi, & jette dans la riviere qui passe sous cette fenêtre, cette paille, image affreuse de notre misere; qu'il ne nous reste plus rien qui nous la retrace. Adieu.

PAULINE.

Je t'obéirai; mais à quelles inquiétudes me laisses-tu en proie!

M. De St. FIRMIN.

Je pourrois perdre l'instant favorable. Laisse-moi aller, je te prie.

PAULINE.

Va donc. Puisse le ciel favoriser tes desseins!

SCENE VII.

PAULINE.

Quels projets peut avoir Saint-Firmin ? Pourquoi ne me les a-t-il pas confiés ? Le tems le preſſe ; où peut-il donc aller ? Se laiſſeroit-il abuſer par le vain eſpoir d'éprouver encore s'il eſt quelque ami, quelque homme ſenſible, généreux.... Il n'y faut pas compter : la miſere effraie plus qu'elle n'attendrit ; les malheureux demeurent iſolés, tout le monde s'en éloigne ! (*Montrant la paille*). Voilà donc tout ce qui nous reſte de cette fortune éclatante qui ſembloit aſſurer notre bonheur ; mais pouvois-je prévoir que je cauſerois la perte de tout ce que j'aime ! Paſſion funeſte qui ne nous préſente jamais qu'un ſort délicieux ! Amour qui m'es cher encore, malgré les maux que tu cauſes à l'époux que j'adore, ne permets pas

que l'infortune nous ſépare ! Heureux, ou malheureux, qu'il revienne dans mes bras ! (*Elle écoute*). Mais n'entends-je pas une voiture ? (*Elle va regarder à la fenêtre & revient*). Ce n'eſt pas lui encore ? Quels momens cruels ! Pourquoi ne l'ai-je pas ſuivi ! J'entends quelqu'un. Il revient ſans doute ſans avoir réuſſi. (*Allant à la porte*). Eſt-ce toi, cher St. Firmin ?

SCENE VIII.

PAULINE, DUMONT.

DUMONT.

Madame, eſt-ce ici que demeure M. de St. Firmin ?

PAULINE.

Oui, Monſieur.

DUMONT.

Y eſt-il ?

PAULINE.

Non, Monsieur.

DUMONT.

Reviendra-t-il bientôt ?

PAULINE.

Je l'attends.

DUMONT.

Cela suffit.

PAULINE.

Monsieur, ne puis-je savoir ce que vous lui voulez ?

DUMONT.

Madame, j'ai ordre de me taire, & de courir promptement dire que j'ai trouvé sa demeure.

SCENE IX.

PAULINE.

Que, veut cet homme? Qui peut l'engager à s'informer de cette demeure? Quel intérêt?.. Les créanciers de l'odieux Préval... Je frémis!... Si l'on vouloit arrêter St. Firmin, le conduire en prison, lui! Ah! n'espérez pas que je l'abandonne. Il faudra m'arracher plutôt la vie que de vouloir m'en séparer. Quelle nouvelle inquiétude! Il n'y a donc point de peine qui ne puisse encore augmenter!... Mais écoutons : c'est St. Firmin peut-être. On arrête. Voyons. (*Avec joie*). C'est lui-même! Ah, je respire! Notre malheur enfin va donc s'adoucir! Obéissons-lui promptement. (*Elle jette la paille par la fenêtre qui donne sur la riviere*).

SCENE X.

PAULINE, M. De St. FIRMIN, *pâle & défait.*

PAULINE.

Ah ! St. Firmin, je te revois !... Mais, ô ciel !... dans quel état !

M. De St. FIRMIN.

Ah ! Pauline, qu'avez-vous fait ? Cette paille...

PAULINE.

Je vous ai obéi.

M. De St. FIRMIN.

Il ne nous reſte donc plus rien ſur la terre.

PAULINE.

Que dites-vous ? Ne m'avez-vous

pas assuré que, si je vous voyois revenir en voiture...

M. De St. FIRMIN.

Je me suis laissé abuser par l'espoir de voir adoucir tes maux.

PAULINE.

Eh bien ! tu t'es trompé ?

M. De St. FIRMIN.

Hélas, oui ! Ce flacon qui m'étoit précieux, parce qu'il venoit de toi, parce que c'étoit le premier gage de ta tendresse pour moi, je l'ai sacrifié à ce desir. Avec l'argent que j'en ai retiré, j'ai volé au lieu où l'on tiroit la loterie; je me suis cru au comble du bonheur en trouvant encore des billets, & pas un de mes numéros n'est sorti. Juge de mon désespoir. La douleur m'accable, je tombe sans connoissance, on m'environne; à force de secours je reviens à moi, je ne puis me soutenir; je dis ma demeure,

& l'on me conduit ici comme je comptois y revenir ſi j'avois été plus heureux. Voilà ce qui a cauſé mon erreur.

PAULINE.

Eh bien ! mourons ; que pouvons nous attendre actuellement ! Les horreurs de la faim, qui termineront lentement notre vie, qui nous ôteront la force de nous tendre les bras en expirant !

M. De St. FIRMIN.

Quelle affreuſe extrêmité ! Etois-tu faite pour l'éprouver ? Ah ! ſi le ciel veut une victime, c'eſt moi ſeul...

PAULINE.

Quoi, tu pourrois mourir, & me laiſſer !... Ah ! qu'il ne nous ſépare pas ; mais que dis-je ! peut-être en ce moment... cher époux... (*Elle le tient embraſſé par le milieu du corps*). Que rien ne nous déſuniſſe ; la mort

même... (*On entend du bruit*). O Dieu ! barbares, arrêtez.

M. De St. FIRMIN.

Que dites-vous ? Quel effroi !

PAULINE.

C'eſt lui-même ; je me meurs ! (*M. de St. Firmin la ſoutient*).

SCENE XI.

M. De St. FIRMIN, PAULINE, DUMONT, DUPRÉ.

DUMONT.

Viens ; c'eſt ici.

DUPRÉ.

Ah ! Monſieur, dans quel état je vous retrouve !

M. De St. FIRMIN.

Eh quoi ! Dupré, que me veut-on ? Mon oncle me fait-il arrêter ? Pouſſe-t-il la barbarie ? ..

DUPRÉ.

Votre oncle ? Ah ! Monſieur, il eſt *mort.*

M. De St. FIRMIN, *ſoupirant.*

Mon oncle eſt mort ?

DUPRÉ.

Oui, Monſieur, & je vous cherche depuis trois jours pour vous l'apprendre. Il eſt mort déſeſpéré de vous avoir traité avec tant de rigueur, & il vous a donné tous ſes biens.

M. De St. FIRMIN.

Ah ! pourquoi a-t-il attendu juſqu'au dernier moment à me donner des marques de ſa tendreſſe ! Qu'il m'eût été doux de lui prouver mon

repentir, & de le voir me regarder ſans colere avant de mourir !

DUPRÉ.

Vous connoiſſiez ſon caractere inflexible ; la maladie l'avoit bien adouci.

M. De St. FIRMIN.

Chere Pauline, après tant de maux, votre vertu eſt donc enfin récompenſée !

PAULINE.

Il m'eſt bien doux de n'avoir plus rien à craindre pour vous ; mais, St. Firmin, allons trouver M. Vincent. Nous devons le ſecourir promptement.

M. De St. FIRMIN.

Vous m'avez prévenu, cher Pauline, & je n'en ſuis point jaloux ; nous penſions de même. Voilà comme il faut rendre graces au ciel de ces bienfaits.

PAULINE, *avec joie.*

Nous ſommes trop heureux ! Le voici.

SCENE XII.

M. De St. FIRMIN, PAULINE, M. VINCENT, DUMONT, DUPRÉ.

M. VINCENT, *vivement.*

Madame...

PAULINE.

M. Vincent!..

M. VINCENT.

On m'a prêté deux mille écus, & je viens les partager avec vous.

PAULINE.

Quel homme vous êtes!

M. De St. FIRMIN.

Mon ami, nous n'en avons plus

beſoin, ni vous non plus; vous pouvez en être bien aſſuré.

M. VINCENT.

Seroit-il bien poſſible! Qui peut mériter autant que vous d'être toujours heureux?

PAULINE.

Vous, M. Vincent.

M. De St. FIRMIN.

Oui, chere Pauline, c'eſt en partageant le bonheur, qu'on peut l'accroître & le fixer. Soyez-en le témoin, Dupré, & ne nous quittez jamais.

FIN.

A TROP SERRER LA CORDE ROMPT, OU LES JOUEUSES.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

M. VARSEUIL.

Mme. VARSEUIL.

LOUISON, HENRIETTE, *Filles de M. Varseuil, âgées de 12 à 14 ans.*

MINETTE, CHONCHON, *Amies des Filles de M. Varseuil.*

La Scene eſt dans une Ville de Province chez M. Varseuil.

LES JOUEUSES.

PROVERBE DRAMATIQUE.

Le Théatre repréſente une Salle baſſe de la maiſon de M. Varſeuil. On y voit une pendule, une montre d'or avec ſa chaîne accrochée à la tapiſſerie, une table à quadrille ſur laquelle eſt un petit métier de tapiſſerie, un ſopha, une commode, &c. &c.

SCENE PREMIERE.

Mme. VARSEUIL, *ſeule.*

Elle fait pluſieurs tours de ſalle en ſe regardant dans les glaces, & finit par prendre ſa montre.

(*Ceci ſe dit lentement & par pauſes*).

Il eſt trois heures & demie... Il n'eſt

point encore tems de me rendre chez Mme. la Fayette... Je la gênerois, elle me gêneroit... L'étrange caractere! Le triſte & minutieux détail de ſa maiſon dont je n'ai pu la débarraſſer, retrécit ſon ame... Si elle eût voulu me croire, j'en aurois fait la femme la plus aimable... je l'ai pourtant décidée à aller ce ſoir à l'aſſemblée chez Mme. de Courmont... Il y aura ſûrement grand jeu; voyons nos fonds. (*Elle tire ſa bourſe*). Plus que huit louis! Prendrai-je de l'argent... Non... cela me meneroit peut-être trop loin. (*Elle ouvre un tiroir & en tire une paire de gants avec leurs braſſelets & un paquet*). Qu'eſt-ce que ce paquet-là? (*Epargnes de Louiſon Varſeuil*). (*Elle laiſſe ſes gants ſur la commode pour défaire le paquet qui en contient pluſieurs*). Ceci doit être curieux, voyons. *Pour avoir une coëffure à la Dauphine, trente-ſix livres.* Ah! ah! petite coquette! *Pour faire garnir ma robe de taffetas des Indes, dix écus.* Mais, en vérité, j'aime aſſez ces petites folies-là. Je vais ſavoir un peu

ce que cela veut dire. (*Elle appelle*). Louiſon ... Henriette ...

LOUISON & HENRIETTE, *du dedans.*

Ma chere m[illegible]e.

Mme. VARSEUIL.

Qu'on deſcende. (*Elle ſe jette ſur le ſopha.*)

SCENE II.

Mme. VARSEUIL, LOUISON, HENRIETTE.

Louiſon & Henriette entrent l'une après l'autre immédiatement, & font chacune une profonde révérence ; après quoi elles reſtent debout immobiles & en ſilence devant Madame Varſeuil, qui, à demi-couchée ſur le ſopha, s'ajuſte & leur parle ſans les regarder.

Mme. VARSEUIL.

Qu'eſt-ce que vous faiſiez là haut ; Meſdemoiſelles ?

HENRIETTE.

J'achevois de broder vos manchettes, ma chere mere ?

Mme. VARSEUIL.

Eſt-ce fini ?

HENRIETTE.

Oui, ma ch[illegible] mere.

Mme. VARSEUIL.

Et vous, à quoi vous occupiez-vous, Mlle. Louiſon ?

LOUISON, *timidement.*

Je montois votre bonnet.

Mme. VARSEUIL, *jettant un coup-d'œil ſur Louiſon.*

Qui vous a coëffée aujourd'hui, petite fille ?

LOUISON, *interdite.*

Mais... ma chere mere... en vérité. (*Bas à Henriette*). Eſt-ce que je ſuis ſinguliérement coëffée, Henriette ?

Mme. VARSEUIL.

A qui eſt-ce que je parle, Louiſon ? qui eſt-ce qui vous a coëffée ?

LOUISON.

C'eſt moi, ma chere mere, & jamais....

Mme. VARSEUIL.

C'eſt vous, Mademoiſelle, & votre coëffure à la Dauphine de trente-ſix livres, pourquoi ne l'avez vous pas miſe ? (*Henriette ſe retire un peu derriere ſa ſœur & rit ſous ſa main*).

LOUISON (*à part*).

Ah ciel ! je ſuis perdue ! (*Haut*). Ma chere mere... en vérité... Je ne ſais pas ce que vous voulez dire.

Mme. VARSEUIL.

Vous ne ſavez pas ce que je veux dire, impertinente, vous m'entendez

trop bien. C'eſt donc là l'emploi que vous faites de votre argent, il ſert à entretenir votre coquetterie. J'y mettrai bon ordre ; certainement j'arrêterai ces dépenſes extravagantes. (*D'un ton plus doux*) Si vous aviez envie de vous procurer une coëffure, que ne vous adreſſiez-vous à moi ? Vous ſavez que je ne vous refuſe rien ; j'en ai une là haut qui ne m'a ſervie qu'un été, je vous l'aurois donnée, je m'en ſerois privée pour vous ; car elle eſt très-propre. (*Elle regarde fixement Louiſon qui pleure*). Voilà ce qu'il falloit faire, Mademoiſelle, & ce qu'auroit fait à votre place une fille bien élevée... Oui, pleurez... Mais, je ſuis bonne, je veux bien oublier votre faute & vous faire préſent de ma coëffure. Pour votre argent, il ſeroit dangereux de vous le laiſſer ; je veux en fixer l'emploi à quelque choſe qui vous ſoit utile. C'eſt mon devoir. (*Elle ſurprend Henriette à rire.*) Qu'eſt-ce que vous avez à rire, Mlle. Henriette ?

HENRIETTE.

Je ne ris point, ma chere mere.

Mme. VARSEUIL, *avec colere.*

J'en impoſe donc [redacted]

HENRIETTE.

Je vous demande pardon; mais....

Mme. VARSEUIL.

Mais.... mais... Taiſez-vous. Vous ne pouvez ouvrir la bouche ſans perdre le reſpect. Votre ouvrage, où eſt-il?

HENRIETTE *tire une piece de broderie de ſon ſac à ouvrage, & s'aſſied d'un air boudeur pour travailler.* (*A part*).

Sur quelle herbe a-t-elle donc marché aujourd'hui?

Louiſon, pendant ce tems, prend ſon métier de tapiſſerie, s'aſſied & travaille en s'eſſuyant de tems en tems les yeux.

Mme.

Mme. Varseuil se leve pour sortir, lance un regard courroucé sur Henriette, qui baisse les yeux & les releve à l'instant avec un souris amer & en pliant les épaules.

Mme. VARSEUIL, *revenant sur ses pas.*

Où est votre pere?

HENRIETTE.

Il est sorti.

Mme. VARSEUIL.

Taisez-vous, insolente, je vous ai défendu de me parler. Où est votre pere, Louison?

LOUISON, *sanglotant.*

Il est... sorti... je crois, avec... M. Florelle.

Mme. VARSEUIL.

C'est bon... Vous aurez la bonté, Mesdemoiselles, de travailler ici..

Oui, ici... toute la soirée. Je ne prétends pas que vous passiez le seuil de la porte, ni que vous montiez dans vos chambres. Je vous défends aussi très-expressément de recevoir qui que ce soit; cette cohue d'amies, de connoissances qui ne finissent point, me déplaît souverainement. Le moindre mal qui en résulte, est la perte de votre tems. Songez bien à ce que je vous dis... Songez-y bien... Entendez-vous?

LOUISON.

Oui, ma chere mere. (*Mme. Varteuil sort*).

SCENE III.

LOUISON, HENRIETTE.

LOUISON, *pleurant.*

Que je ſuis malheureuſe !

HENRIETTE.

Tu es bien ſotte, Louiſon, de pleurer ; ne ſuis-je pas auſſi à plaindre que toi ? Ce qui t'arrive aujourd'hui, m'eſt arrivé hier ; mais cela ne m'attriſte pas, & j'ai bientôt fait de prendre mon parti.

LOUISON.

Mes épargnes de dix-huit mois ! Ah ! ciel ! eſt-il poſſible !

HENRIETTE.

Et pourquoi as-tu la ſimplicité de les laiſſer traîner dans le tiroir de la

commode, où tu fais que ma mere fouille à chaque instant. En vérité, cela n'est pas pardonnable, & je dirois presque que tu mérites ce qui vient d'arriver.

LOUISON, *sanglotant.*

Hélas! je venois de recevoir la plus grande partie de cet argent; tu sais qu'il provient des ouvrages que je fais en cachette, & souvent bien avant dans la nuit. Et dans le moment, où... Ah ciel!... & pour...

HENRIETTE, *riant.*

Et pour... Acheve donc? La réflexion est plaisante. Ecoute, Louison, tranquillise-toi, tes pleurs n'aboutiront à rien. Tiens, imite-moi, rien ne m'attriste, je me mets au dessus de tout, &, par ce moyen, je suis heureuse. Ma mere me prive des petits profits que me procuroit mon travail; eh bien! ma chere amie, au lieu de me désespérer inutilement, je me ra-

vaille plus; aussi bien est-il ridicule de nous donner bien des peines pour augmenter les menus plaisirs de Madame, qui, au fonds, ne nous en fait pas plus de gré.

LOUISON.

Quelle charmante gaieté! Ce caractere fait le bonheur de ta vie.

HENRIETTE.

Imite-moi, tu seras heureuse. Dédommageons-nous, en l'absence de Mme. Varseuil, des désagrémens qu'elle nous fait éprouver lorsqu'elle est à la maison. Elle est actuellement à l'assemblée chez Mme. de Courmont; je savois cette partie-là dès ce matin; j'ai averti Mlle. Minette & la petite Chonchon, & nous pourrons prendre, de notre côté, un divertissement honnête.

LOUISON.

Un peu contraint.

HENRIETTE.

Tant mieux, il n'en ſera que plus vif. Ma mere ne s'imagineroit jamais que, graces à ſes ſoins, nous nous divertiſſons mieux que ſi elle s'empreſſoit de nous choiſir des amuſemens.

LOUISON.

Mais, ſi ma mere alloit revenir ?

HENRIETTE.

N'aie pas peur ; elle s'amuſe, crois-tu qu'elle penſe à nous ?

LOUISON.

Mais, ſi mon pere alloit rentrer ?

HENRIETTE.

Pour celui-là, je te réponds que non ; il eſt ſorti avec l'éternel M. Florelle, l'apothicaire.

LOUISON.

Mais, ſi...

HENRIETTE.

Oh! tes mais, tes ſi, ne finiront jamais. Quand je te dis d'être tranquille; eſt-ce que je ne riſque pas autant que toi? (*On entend touſſer derriere le théatre*). J'entends touſſer dans la rue; c'eſt ſûrement notre monde, (*Elle ſort*).

SCENE IV.

LOUISON, *ſeule.*

Quelle eſt heureuſe, ma ſœur! Rien ne l'inquiete, c'eſt toujours le même enjouement. Pour moi, je ſeche ſur pied, le plus petit plaiſir eſt accompagné de peines ſi cruelles!

SCENE V.

LOUISON, HENRIETTE, MINETTE, CHONCHON.

Cette derniere eſt petite, laide & grimaciere.

Minette & Chonchon entrent en marchant ſur la pointe du pied, & regardent de tous côtés. Louiſon eſt rêveuſe.

MINETTE, *à Henriette, qui la ſuit.*

Ta mere eſt ſûrement ſortie, Henriette; Bonjour, Mlle. Louiſon.

LOUISON.

Bonjour, ma chere Minette.

CHONCHON, *graſſeyant.*

Ah, mon Dieu! Comme z'ai eu peur; z'ai cru voir là-bas ta maman.

HENRIETTE.

Paix donc, folle, elle eſt bien loin, va; elle eſt chez Mme. de Courmont; je crois qu'elle n'a pas envie de revenir ſi-tôt.

CHONCHON.

Avoue donc que c'eſt une ſinguliere femme que ta maman; bien me prend de n'en pas avoir une pareille.

HENRIETTE.

Hé bien! ſi tu en avois une pareille, tu t'y ferois. Voyez la belle hiſtoire; nous nous y faiſons bien nous.

CHONCHON.

Ah ciel! ſi z'étois dans ce cas-là, ze la ferois tant enrazer, tant enrazer, qu'elle ſeroit oblizée de me laiſſer vivre à ma fantaiſie.

HENRIETTE.

Bon, bon, ſi tu étois dans ce cas là, tu verrois qu'elle en ſauroit plus

que toi pour te faire enrager... Mais ne perdons point de tems, as-tu des cartes ?

CHONCHON.

Non, c'eſt ma couſine Minette qui s'eſt ſarzée d'en apporter.

MINETTE.

Je ne ſais ſi j'en ai dans mes poches ; pourquoi n'avez-vous pas voulu garder celles que j'avois apportées la derniere fois.

LOUISON.

Il n'auroit plus fallu que cela, vraiment. Si ma mere les avoit trouvées, nous aurions été de jolies filles.

MINETTE *cherche dans ſes poches.*

Quelle triſte vie !

CHONCHON.

Vous êtes vraiment bien à plaindre,

HENRIETTE, *à Chonchon.*

Encore. (*A Minette*). Eh bien?

MINETTE.

En voici, heureuſement. (*Elle tire de ſa poche deux jeux de cartes complets*).

HENRIETTE.

Louiſon avance un peu la table à quadrille... là... plaçons-nous.

Louiſon met la table au milieu du théâtre: Minette jette les cartes deſſus; elles ſe placent toutes quatre autour; les deux ſœurs ſont vis-à-vis l'une de l'autre.

MINETTE.

Quel jeu allons-nous jouer? Le reverſis ou le wiſck.

HENRIETTE.

Non, non, le vingt-&-un; il eſt plus amuſant celui-là. (*Elle prend les*

cartes & ſépare les jeux pour le vingt-&-un).

CHONCHON.

Oh! votre vilain vingt-&-un, ze ne l'aime pas, il me fait perdre tout mon arzent. L'autre zour z'y ai perdu un écu de ſix francs. Z'aime mieux zouer l'as qui court.

HENRIETTE.

Tais-toi imbécille, avec ton as qui court. Eſt-ce que tu nous prends pour des enfans? D'ailleurs, au vingt-&-un ſi l'on perd beaucoup, on gagne beaucoup; n'eſt-ce pas, ma ſœur?

LOUISON.

Tu as raiſon.

CHONCHON.

Allons donc. Vous faites de moi tout ce que vous voulez.

HENRIETTE.

Ah! ça, Meſdemoiſelles, argent ſur

jeu, s'il vous plaît. (*Bas à Minette*). Prête-moi six francs, ma bonne amie Minette.

MINETTE.

Tiens, ma bonne amie; mais tu me les rendras au moins si tu gagnes.

HENRIETTE.

C'est tout simple. (*A Chonchon*). Chonchon, prête donc un demi-louis à ma sœur; elle n'ose pas te le demander.

LOUISON.

Non, ma bonne amie Chonchon; car je ne sais pas quand je pourrois vous le rendre.

CHONCHON.

Dame, si ze le prête, ze suis bien aise d'être sûre de le ravoir.

HENRIETTE, *à Louison.*

Hum, nigaude! Pardi, Mademoi-

felle Chonchon, vous êtes bien drôle; eſt-ce que vous vous imaginez que nous ne ſommes pas bonnes pour vous rendre votre demi-louis ? Si ma ſœur ne le fait pas, je m'en charge, moi.

CHONCHON.

Tenez ; mais ſonzez à ce que vous me promettez touzours.

MINETTE.

Oh ! mon Dieu, ma couſine, comme tu obliges nos bonnes amies de mauvaiſe grace.

CHONCHON.

Dame, ça t'es bien aiſé à dire; ze n'ai pas plus d'arzent qu'il m'en faut, moi; & zai oui-dire que quand on prêtoit au zeu, c'étoit mauvais ſigne.

HENRIETTE.

Finirez-vous, & commencerons-nous à jouer ? Il faut fixer les fiches à trois ſols. Le voulez-vous ?

MINETTE.

Comme il vous plaira.

CHONCHON.

Ze le veux bien.

LOUISON (*à part*).

Que je ſuis inquiete ! Si ma mere alloit revenir.

HENRIETTE.

Qu'as-tu, Louiſon ? Tu ne dis rien ; tu parois triſte : allons donc, ſois un peu à ton jeu... Mettez vos fiches, Meſdemoiſelles. Oh ! Minette, deux ! Diantre, tu fais la prudente... Et toi, Chonchon, trois ! Cela ne va guere vîte. (*A Louiſon*). A ton tour, combien mets-tu de fiches ?

LOUISON, *diſtraite*.

Comme tu voudras.

HENRIETTE.

Peſte, tu es bien accommodante !

(*A part*). Imbécille ! (*Haut*). Tiens ; je ne t'en mets qu'une, parce que c'eſt le commencement. (*Elle diſtribue les cartes*). T'y tiens-tu, Chonchon ?

CHONCHON, *niaiſement.*

Dame, ze ne ſais pas, z'ai dix-ſept.

HENRIETTE.

Tiens, voilà encore une carte.

CHONCHON.

Un ſept ! Oh ! z'ai perdu, tu aurois bien dû me donner un quatre, touzours. (*Elle fait la moue*).

HENRIETTE, *riant.*

Il falloit m'avertir d'avance. A toi, Minette.

MINETTE.

Je m'y tiens.

HENRIETTE.

Et toi, Louiſon, t'y tiens-tu ?

LOUISON, *toujours distraite.*

Je crois qu'oui.

HENRIETTE.

Celui-là est bon ; tu crois.

LOUISON, *jettant les cartes, & se levant avec précipitation.*

Tout est perdu ; voici ma mere.

SCENE VI.

Mme. VARSEUIL, LOUISON, HENRIETTE, MINETTE, CHONCHON.

Mme. Varſeuil ſalue poliment & d'un air riant les étrangeres, lance des regards terribles ſur ſes filles, & va prendre ſes gants qui étoient reſtés ſur la commode.

Louiſon ſe retire dans un coin de la ſalle, où elle ſe met à pleurer. Les trois autres ſe levent & reſtent debout à leurs places.

Mme. VARSEUIL.

Mais, voici une joyeuſe compagnie; vous ne vous ennuyez pas, Meſdemoiſelles?

HENRIETTE, *d'un petit air hardi & mutin.*

Ce ſont ces demoiſelles qui nous ont fait l'honneur de nous rendre viſite; elles nous ont enſuite propoſé une petite partie de jeu que nous n'avons pas cru devoir leur refuſer.

Mme. VARSEUIL, *ſévérement.*

C'eſt fort bien fait, ma fille; mais il auroit dû vous ſouvenir que je vous avois défendu d'introduire ici perſonne en mon abſence. Il eſt vrai que ces défenſes ne pouvoient pas regarder ces demoiſelles : mais je ne m'attendois pas à l'honneur qu'elles vous ont fait, &, en tout cas, vous deviez obéir; elles ne s'en feroient ſûrement pas formaliſées.

CHONCHON.

Oh ! pour nous, Madame... nous ne ſommes pas... nous ne nous formaliſons pas...

Mme. VARSEUIL, *d'un air gai.*

A propos, Mademoiselle Chonchon, j'ai rencontré à deux pas d'ici Madame votre mere; elle me paroît en peine de vous; vous ne l'avez sûrement pas informée que vous étiez ici; & vous ne feriez pas mal d'aller calmer ses inquiétudes.

Chonchon sort en faisant une grande révérence à Mme. Varseuil, qui la lui rend d'un air gracieux.

SCENE VII.

Mme. VARSEUIL, LOUISON, HENRIETTE, MINETTE.

Mme. VARSEUIL.

Mlle Minette, on sera peut-être en peine de vous. Je suis enchantée de vous voir, mais je partage les alarmes

de Madame votre mere; elle ne ſait probablement pas où vous êtes?

MINETTE.

Pardonnez-moi, Madame, je lui ai dit que je venois ici.

Mme. VARSEUIL.

Comment ſe porte-t-elle, Madame votre mere?

MINETTE.

Vous lui faites bien de l'honneur, Madame, elle eſt en très-bonne ſanté.

Mme. VARSEUIL.

J'en ſuis vraiment charmée. Faites-lui bien mes complimens, Mlle. Minette; car c'eſt une femme que j'eſtime beaucoup. Priez-la, en même tems, de vous envoyer ici lorſque j'y ſerai. Je ſuis bien aiſe de vous voir auſſi, moi; c'eſt un plaiſir que j'envie à mes filles. Votre ſervante, Mlle. Minette.

Minette fait une profonde révérence à Mme. Varſeuil & ſort.

SCENE VIII.

Mme. VARSEUIL, LOUISON, HENRIETTE.

Mme. VARSEUIL.

Voilà donc de vos tours, Meſdemoiſelles; vous avez la hardieſſe d'introduire ici du monde en mon abſence, & de faire de ma maiſon une petite académie de jeu ! En vérité, je ne me ſerois jamais attendue à celuilà. A-t-on jamais pouſſé plus loin l'inſolence ? Mais vous avez donc perdu toute honte, toute retenue ?

HENRIETTE.

Mais, mon Dieu, quel grand mal avons-nous donc fait ? Ces demoiſelles viennent nous voir, & nous tâchons de les recevoir le plus gracieuſement qu'il nous eſt poſſible. Où eſt le crime ?

Mme. VARSEUIL.

Quel grand mal ! Impertinente ! Premiérement, celui de me déſobéir.

HENRIETTE.

Il falloit donc leur fermer la porte au nez.

Mme. VARSEUIL.

Oh ! je n'y puis plus tenir, voilà de ces repliques qui aſſomment. Petite effrontée ! vous ne pouviez pas les congédier poliment, trouver pour cela un prétexte honnête. Mes ordres, par exemple...

SCENE IX.

M. ET Mme. VARSEUIL, HENRIETTE, LOUISON.

M. VARSEUIL.

Que veut donc dire tout ce vacarme-là ?

Mme. VARSEUIL.

Entrez, entrez, Monsieur, vous allez apprendre de jolies choses. Que diriez-vous de deux filles qui, pendant notre absence, introduisent ici des je ne sais pas qui pour brelander. C'est pourtant la conduite de vos filles. (*Elle montre les cartes & l'argent qui sont sur la table*). Voyez quelles étoient leurs petites occupations. Perdre leur tems & entretenir leur passion pour le jeu, voilà l'usage qu'elles font de leur argent, ou bien acheter des brinborions

de

de coquetterie ; témoin Mademoiſelle (*en montrant Louiſon*) qui met trente-ſix livres à une coëffure.

LOUISON.

Oh ! mon Dieu, ſi je... (*Elle rencontre un coup-d'œil de ſa mere qui l'empêche de continuer*).

HENRIETTE.

En vérité, ma chere mere, vous nous traitez bien mal. Ces je ne ſais pas qui dont vous parlez, vous les connoiſſez auſſi bien que nous : ce ſont Chonchon Plumeau, la fille du notaire, & Minette Duval, fille de cette Mme. Duval, la marchande que vous eſtimez tant.

Mme. VARSEUIL.

Mademoiſelle, vous plairoit-il de vous taire ?

HENRIETTE.

Si jamais de la vie...

Mme. VARSEUIL.

Taiſez-vous, Henriette.

HENRIETTE, *avec la derniere vivacité.*

Non, quand vous devriez me tuer, vous ne m'empêcherez pas de dire, qu'il eſt indigne de nous noircir comme vous le faites auprès de mon pere.

Mme. VARSEUIL.

Pour le coup, je perds patience. (*Elle s'avance pour donner un ſoufflet à Henriette.*

M. VARSEUIL, *l'arrêtant.*

Point de vivacité, ma bonne amie; je vous en prie. (*A Henriette ſévérement.* Silence. (*A ſes filles*). Vous avez tort, Meſdemoiſelles, mais très-tort, non que je trouve mauvais que vous ayez fait venir Meſdemoiſelles Chonchon & Minette; ce ſont d'aimables filles; je les crois bien élevées; elles appartiennent à d'honnêtes gens,

& il eſt à propos que vous vous délaſſiez en la compagnie de quelques amies. Mais c'eſt le jeu que je n'aime point : aujourd'hui ce n'eſt plus un amuſement, c'eſt une fureur, une rage ; & la ſeule maniere de s'en garantir eſt de ne point toucher de cartes abſolument... Voilà préciſément ce que j'exige de vous, Meſdemoiſelles ; je n'entends pas qu'il entre de cartes ici. Pour tous les autres divertiſſemens, je vous les verrai prendre avec plaiſir. Voyez vos amies, amuſez-vous avec elles, chantez, danſez, mais ſur-tout point de jeu. (*A, Mme. Varſeuil*). Vous devez ſentir, ma bonne amie, l'inconvénient de priver vos filles de toute eſpece d'amuſemens ; leur interdire ceux qui ſont permis, c'eſt le vrai ſecret de leur donner du goût pour les plus défendus.

FIN.

ON FAIT PAR FORCE CE QU'ON NE FAIT PAS PAR AMITIÉ, OU L'HABIT NEUF.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

M. DE MARBEAU, *Tuteur de Mlle. de St. Martial ; en habit verd, perruque blonde, ronde, chapeau & canne.*

Mlle. DE ST. MARTIAL ; *petit bonnet, robe ſimple, tablier verd.*

DAME MONIQUE, *Gouvernante de M. de Marbeau ; en vieille payſanne.*

M. DE FORTIERE ; *habit gris galonné, veſte à raies d'or, & cheveux en bourſe, chapeau & canne, ſans épée.*

LE BAILLI ; *en robe, grande perruque.*

CORDONNET ; *habit brun, veſte rouge ſimple, cheveux plats, chapeau uni.*

LE GREFFIER ; *habit gris, veſte noire, perruque ronde, chapeau uni, ſur la tête.*

La Scene eſt chez M. de Marbeau, à la Campagne, dans une ſalle.

L'HABIT NEUF.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

Dame MONIQUE, M. De FORTIERE.

M. De FORTIERE, *en entrant.*

Eh bien ! où eſt Mlle. de Saint-Martial ?

Dame MONIQUE.

Vous la verrez, attendez un moment.

M. De FORTIERE.

Mais, M. de Marbeau n'a qu'à revenir ?

Dame MONIQUE.

Il ſoupe chez ſon ami M. le Gros.

M. De FORTIÈRE.

Je le ſais bien.

Dame MONIQUE.

Et c'eſt à cauſe de cela que je vous ai dit de venir ici ce ſoir.

M. De FORTIÈRE.

Oui, mais le tems ſe perd.

Dame MONIQUE.

Ecoutez, écoutez-moi. Ce n'eſt pas pour rien que je veux vous parler.

M. De FORTIÈRE.

Mais, ma chère dame Monique, vous pourriez me dire tout ce que vous voudriez devant Mlle. de Saint-Martial.

Dame MONIQUE.

Quand je vous dis que non. Tenez, aſſeyez-vous la.

M. De FORTIERE.

Je ſuis fort bien debout. Allons ; dites promptement.

Dame MONIQUE.

Vous ſavez que M. de Marbeau eſt fort avare.

M. De FORTIERE.

Après ?

Dame MONIQUE.

Ah ! c'eſt bien vrai ; car, depuis plus de trente ans que je ſuis ici, il ne m'a jamais rien donné.

M. De FORTIERE.

Je vous donnerai, moi, dame Monique ; ne vous inquiétez pas.

Dame MONIQUE.

Ah ! Monſieur, ce n'eſt pas pour cela que j'en parle. Je n'oublie pas ce que vous m'avez promis & ce que vous m'avez donné ; mais c'eſt pour vous dire pourquoi M. de Marbeau ne veut pas vous accorder Mlle. de Saint-Martial.

M. De FORTIERE.

Eh, dites-le donc !

Dame MONIQUE.

C'eſt que, comme il eſt ſon tuteur, il ſeroit obligé de rendre compte de ſon bien.

M. De FORTIERE.

Cela pourroit être.

Dame MONIQUE.

Mais il a trouvé un moyen de n'avoir pas cette peine-là.

M. De FORTIERE.

Comment ? quel moyen.

Dame MONIQUE.

De l'épouſer lui-même.

M. De FORTIERE.

Seroit-il bien poſſible ?

Dame MONIQUE.

Oui, vraiment ; il me l'a confié ce matin.

M. De FORTIERE.

Et Mlle. de S. Martial y conſent ?

Dame MONIQUE.

Elle n'en ſait rien encore.

M. DE FORTIERE.

Elle n'a qu'à n'y pas conſentir.

Dame MONIQUE.

Je ne ſuis pas embarraſſée qu'elle ne

le veuille pas : d'abord, elle ſe déſeſpérera ; mais il tourmentera, & à la fin vous ſavez bien comme ſont les jeunes perſonnes ; après avoir bien pleuré, elles finiſſent par conſentir à ſe marier pour avoir la liberté.

M De FORTIERE.

Vous m'effrayez !

Dame MONIQUE.

Je vous avertis, pour que vous preniez vos meſures. Je ne veux pas que vous ayiez rien à me reprocher.

M De FORTIERE.

Dame Monique....

Dame MONIQUE.

Eh bien ! Monſieur ?

M. De FORTIERE.

Je vous promets de faire votre fortune, ſi vous pouviez l'engager à me ſuivre. Je la menerois chez une de mes tantes.

Dame MONIQUE.

Quoi, un enlevement ?

M. DE FORTIERE.

Ce n'en eſt pas un.

Dame MONIQUE.

Et qu'eſt-ce que c'eſt donc ? Vous ne ſeriez pas en ſûreté, ni moi non plus ; non, Monſieur, il faut trouver un autre expédient.

M. De FORTIERE.

Je cherche vainement... M. de Marbeau eſt allé ſouper, dites-vous, chez M. le Gros ?

Dame MONIQUE.

Oui, & je crains qu'il ne revienne bientôt.

M. De FORTIERE, *révant.*

Attendez, il me vient une idée.

Dame MONIQUE.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

M. De FORTIERE.

Il reviendra par la ruelle ?

Dame MONIQUE.

Sûrement.

M. De FORTIERE.

A-t-il quelqu'un avec lui ?

Dame MONIQUE.

Non, parce que Jean eſt malade, & qu'il fait clair de lune.

M. De FORTIERE.

Fort bien. Il a ſon habit brun ?

Dame MONIQUE.

Non, c'eſt un habit verd tout neuf, d'aujourd'hui.

M. De FORTIERE.

Ah ! ah ! n'a-t-il pas été fait ici par le tailleur du village ?

Dame MONIQUE.

Oui ; M. Cordonnet.

M. De FORTIERE.

Mon idée eſt admirable ! Cordonnet demeure à côté du bailli ; il dira... Oh ! c'eſt imaginé le mieux du monde ! Ma chere dame Monique, il faut que vous m'aidiez dans ceci.

Dame MONIQUE.

Eh mon Dieu ! vous n'avez qu'à dire. Pour vous & pour Mlle. de S. Martial, il n'y a rien que je ne faſſe ; je voudrois vous voir heureux tous les deux, mes pauvres enfans.

M. De FORTIERE.

Ecoutez bien ce que je vais vous dire.

Dame MONIQUE.

Oui, Monſieur, j'écoute.

M. De FORTIERE.

Quand M. de Marbeau ſera rentré...

Dame MONIQUE.

Ce ſoir ?

M. De FORTIERE.

Qui, ce ſoir ; engagez-le à ſe déshabiller.

Dame MONIQUE.

J'entends bien.

M. De FORTIERE.

Et vous mettrez dans la poche de ſon habit verd, cette bourſe-là. (*Il lui donne une bourſe*).

Dame MONIQUE.

Et l'argent ?

M. De FORTIERE.

Oui, telle qu'elle eſt.

Dame MONIQUE.

C'eſt bien aiſé à faire.

M. De FORTIERE.

Ne vous embarraſſez pas du reſte. Il n'y a pas de tems à perdre, je m'en vais. Ne dites rien de tout cela à Mlle. de St. Martial, entendez-vous?

Dame MONIQUE.

Oui, oui, Monſieur. Eh! tenez; la voilà.

SCENE II.

Mlle. De ST. MARTIAL, M. De FORTIERE, Dame MONIQUE.

Mlle. De St. MARTIAL.

Quoi, Monſieur, vous étiez ici ; & dame Monique ne m'avertiſſoit pas ?

M. De FORTIERE.

Je ne fais que d'entrer... Je crains que M. de Marbeau ne vienne, & je m'enfuis.

Mlle. De St. MARTIAL.

Quoi ! vous me quittez déjà ?

M. De FORTIERE.

Il m'eſt impoſſible de reſter davantage. Adieu, Mademoiſelle. (*Il s'en va*).

Mlle. De St. MARTIAL, *piquée.*

Adieu, Monsieur, adieu pour toujours.

SCENE III.

Mlle. De St. MARTIAL, Dame MONIQUE.

Mlle. De St. MARTIAL.

Mais il ne m'entend pas ! Ah ! ma chere Dame Monique, M. de Fortiere ne m'aime plus !

Dame MONIQUE.

Sur quoi jugez-vous cela ?

Mlle. De St. MARTIAL.

Autrefois il ne m'auroit pas quittée comme cela si promptement.

Dame MONIQUE.

C'eſt qu'il a des affaires.

Mlle. De St. MARTIAL.

C'eſt qu'il en aime une autre peut-être.

Dame MONIQUE.

Ah ! voilà la jalouſie ! Et s'il alloit travailler à pouvoir vous épouſer ?

Mlle. De St. MARTIAL.

Quoi, vous le croiriez ?

Dame MONIQUE.

Je ne ſais pas ; ainſi je ne peux pas le dire : cela pourroit arriver.

Mlle. De St. MARTIAL.

Me quitter comme cela ! ſans me dire qu'il m'aime encore !

Dame MONIQUE.

Il vous l'a tant dit !

Mlle. De St. MARTIAL.

Et peut-on se lasser de se l'entendre dire ? ... par quelqu'un qu'on aime autant ?

Dame MONIQUE.

Non, non, c'est vrai.

Mlle. De St. MARTIAL.

Ne le trouvez-vous pas charmant, Dame Monique ?

Dame MONIQUE.

Oui-dà, oui ; il n'est pas mal tourné. Tenez, j'ai eu un amoureux qui lui ressembloit comme deux gouttes d'eau ; il me le rappelle toujours.

Mlle. De St. MARTIAL.

Vous avez eu un amoureux ?

Dame MONIQUE.

Oui-dà, j'en ai eu bien plus d'un ; & de mon tems, dame ! je valois mon prix. Ah ! si vous aviez vu les

hommes de ce tems-là, ils valoient bien mieux que ceux d'aujourd'hui. Il y a long-tems dont je vous parle là.

Mlle. De St. MARTIAL.

Ah ! ils ne valoient pas mieux que M. de Fortiere.

Dame MONIQUE.

Pas mieux ? mais, écoutez donc... non, non, il faut de la raiſon par-tout; cependant mon mari, le pauvre défunt, Dieu veuille avoir ſon ame ! en valoit bien un autre.

Mlle. De St. MARTIAL.

Eſt-ce qu'il n'a pas dit s'il reviendroit ce ſoir ?

Dame MONIQUE.

M. de Marbeau ? Ah ! il va arriver ſûrement bientôt.

Mlle. De St. MARTIAL.

Eh ! qui vous parle de M. de Marbeau ?

Dame MONIQUE.

Ah ! oui, je comprends, je ſais bien à préſent ce que vous voulez dire. Eh bien ! j'étois tout de même que vous, quand je ne le voyois pas.

Mlle. De St. MARTIAL.

Vous n'aimiez pas autant que j'aime, dame Monique !

Dame MONIQUE.

Pas autant ? Oh, bon, c'étoit bien pis ! Que je vous conte cela. (*On frappe à la porte*). Mais qu'eſt-ce que j'entends ? Je parie que c'eſt votre tuteur. On y va, on y va. Il eſt bien preſſé ; la foire n'eſt pas ſur le pont.

SCENE IV.

Mlle. De ST. MARTIAL, M. De MARBEAU, Dame MONIQUE.

M. De MARBEAU, *en dehors.*

Monique, Jean, ouvrez donc !

Dame MONIQUE.

Allons, allons.

M. De MARBEAU.

Eh ! venez vîte.

Dame MONIQUE, *ouvrant la porte.*

Eh bien ! eh bien ! eh, mon Dieu ! qu'eſt-ce que vous avez donc ?

M. De MARBEAU, *entrant, & ſe jettant dans un fauteuil.*

Ah ! ah ! des voleurs,,,.

Dame

Dame MONIQUE.

Des voleurs ?

M. De MARBEAU.

Oui, des voleurs qui m'ont poursuivi dans la petite ruelle ; j'ai cru qu'ils me tueroient.

Dame MONIQUE.

Bon, des voleurs ! Il n'y en a jamais eu dans ce village-ci.

M. De MARBEAU.

Elle va me soutenir . . .

Dame MONIQUE.

Eh ! mon Dieu ! comme vous voilà ! Il faut que je vous donne un verre d'eau. (*Elle va prendre un verre d'eau*).

M. De MARBEAU.

Je suis donc bien changé ? Qu'en dites-vous, Mademoiselle ?

Mlle. De St. MARTIAL.

Mais je vous trouve toujours tout de même.

Dame MONIQUE.

Tenez, buvez-moi cela. (*Elle donne à boire à M. de Marbeau*).

M. De MARBEAU, *après avoir bu.*

Cela me raſſure un peu.

Dame MONIQUE.

Mais qu'eſt-ce que c'eſt donc?

M. De MARBEAU.

Je vous dis, des voleurs qui couroient après moi dans la petite rue. Je crois qu'ils étoient une douzaine; je ne ſais pas d'où ils venoient; j'ai eu une peur que j'ai cru que je n'arriverois pas juſqu'ici.

Dame. MONIQUE.

Ne vous ont-ils rien pris?

M. De MARBEAU.

Ils ne m'ont pas approché.

Dame MONIQUE.

Allons, allons, ce ne ſera rien. Mettez-vous à votre aiſe; je m'en vais vous donner votre robe-de chambre.

M. De MARBEAU.

C'eſt bien dit. Après cela je parlerai à Mlle. de Saint-Martial.

Dame MONIQUE.

C'eſt bien preſſé! Allons, ôtez votre habit.

M. De MARBEAU.

Auſſi bien il me fait mal; car les habits neufs, quand on n'y eſt pas accoutumé, c'eſt toujours comme cela. (*Il ôte ſon habit*) Donnez-moi mon mouchoir & ma tabatiere.

Dame MONIQUE.

C'eſt peut-être votre habit qui aura tenté les voleurs.

M. De MARBEAU.

Je le crois comme cela.

Dame MONIQUE.

Tenez, voilà votre robe-de-chambre.

M. De MARBEAU.

Donnez donc le bras droit. (*Il met sa robe-de-chambre*).

Dame MONIQUE.

Voulez-vous votre bonnet de nuit ?

M. De MARBEAU.

Non, non, je ne vas pas me coucher encore.

Dame MONIQUE.

Ah ! oui, c'eſt vrai. (*On frappe bien fort*).

M. De MARBEAU.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que cela ? (*On frappe plus fort*).

Dame. MONIQUE.

Ce ſont peut-être les voleurs qui viennent juſqu'ici. (*Ils ont tous la plus grande frayeur*).

SCENE V.

Le BAILLI, Le GREFFIER, Mlle. De St. MARTIAL, M. De MARBEAU, CORDONNET, Dame MONIQUE.

Le BAILLI, *en dehors.*

Ouvrez donc ; c'eſt de la part du roi.

Dame MONIQUE, *tremblante.*

Faut-il ouvrir, Monſieur ?

M. De MARBEAU.

De la part du roi, ſans doute.

Dame MONIQUE.

Ah ! c'eſt M. le Bailli.

Le BAILLI.

M. de Marbeau eſt-il ici ?

Dame MONIQUE.

Oui, Monſieur, le voilà.

Le BAILLI.

Entrez, vous autres, & que la garde reſte à la porte. (*Il s'aſſied, & le Greffier & Cordonnet entrent*).

M. De MARBEAU.

Qu'eſt-ce qu'il y a donc, M. le Bailli ?

Le BAILLI.

M. le Greffier, aſſeyez-vous là ; & écrivez. (*Le Greffier s'aſſied. A M. de Marbeau*). Comment vous appellez-vous, M. de Marbeau ?

M. De MARBEAU.

Mais je ne comprends pas...

Le BAILLI.

Répondez, & ne vous coupez pas. Ceci eſt de la plus grande conſéquence.

M. De MARBEAU

Joſeph de Marbeau.

Le BAILLI.

Vos qualités ?

M. De MARBEAU.

Ancien quartinier de la ville de Paris.

Le BAILLI.

Bon. Le ſieur Cordonnet vous accuſe de lui avoir fait faire un habit verd qu'il vous a livré aujourd'hui ; cela eſt-il vrai ?

M. De MARBEAU.

Oui ; mais je l'ai bien payé.

Le BAILLI.

Ce n'eſt pas là ce dont il eſt queſtion. Pourquoi avez-vous fait faire un habit verd ?

M. De MARBEAU.

Pourquoi ?

Le BAILLI.

Oui.

M. De MARBEAU.

Ma foi, je n'en ſais rien.

Le BAILLI.

Mettez qu'il ne veut pas dire pourquoi.

M. De MARBEAU.

Attendez ; parce que j'en ai vu à tout le monde à la campagne.

Le BAILLI.

Oui ; mais n'avez-vous pas fait faire cet habit pour n'être pas reconnu ?

M. De MARBEAU.

Est-ce qu'un habit change le visage ?

Le BAILLI.

Mettez qu'il plaisante & ne répond pas.

M. De MARBEAU.

Non, non, M. le Greffier. Je n'ai pas eu dessein de me déguiser.

Le BAILLI.

Bon. Avez-vous passé par la petite ruelle ce soir ?

M. De MARBEAU.

Oui, Monsieur, & j'y ai eu grande peur, parce qu'il y avoit des voleurs.

Le BAILLI.

Ah ! nous y voilà. Et comment étoient faits ces voleurs ?

M. De MARBEAU.

Je ne les ai pas vus, parce que je me ſuis enfui; & lorſque je ſuis arrivé ici, j'étois tout prêt à me trouver mal.

Dame MONIQUE.

Cela eſt bien vrai, Monſieur. Mademoiſelle vous le dira comme moi.

Mlle. De St. MARTIAL.

Oui, Monſieur.

Le BAILLI.

Comment vous appellez-vous, Mademoiſelle?

Mlle. De St. MARTIAL.

Julie de St. Martial.

Le BAILLI.

Votre âge?

Mlle. De St. MARTIAL.

Dix-ſept ans.

Le BAILLI.

Fille mineure. (*A Dame Monique*). Et vous ?

Dame MONIQUE.

Monique Duchemin, veuve de Pierre Dumoulin, menuisier.

Le BAILLI.

Bon. Mettez majeure. Avez-vous vu toutes deux Joseph de Marbeau aujourd'hui, avec un habit verd sur le corps ?

Mlle. De St. MARTIAL.

Oui, Monsieur.

Dame MONIQUE.

C'est moi qui lui ai aidé, ce soir, à l'ôter.

Le BAILLI.

Fort bien.

Dame MONIQUE.

Et tenez, le voilà.

Le BAILLI.

M. le Greffier, viſitez les poches de cet habit.

M. De MARBEAU.

Ce n'eſt pas la peine ; car il n'y avoit que mon mouchoir & ma tabatiere, & les voilà.

Le BAILLI.

Mettez qu'il refuſe qu'on viſite les poches de ſon habit verd.

M. De MARBEAU.

Je ne refuſe rien ; ce n'eſt que pour en éviter la peine à M. le Greffier. En vérité, Meſſieurs, vous avez bien de la bonté d'écrire comme cela tout ce que je dis.

Le BAILLI.

Viſitez donc, Monſieur.

Le GREFFIER, *fouillant.*

Je ne trouve rien. (*Il cherche toujours*). Ah ! je ſens quelque choſe ; c'eſt une bourſe.

Le BAILLI.

Une bourſe à argent ?

Le GREFFIER.

Oui, Monſieur, la voilà.

Le BAILLI.

Couleur de roſe ? Voyons la dépoſition...

Le GREFFIER, *liſant.*

De plus a déclaré que la bourſe étoit couleur de roſe, & contenoit treize louis, un écu de ſix livres & deux pieces de vingt-quatre ſols.

Le BAILLI.

Nous vérifierons cela. Cordonnet,

dites qu'on aille chercher M. de Fortierre.

CORDONNET.

J'y vais, M. le Bailli.

SCENE VI.

Le BAILLI, Mlle. De St. MARTIAL, Le GREFFIER, M. De MARBEAU, Dame MONIQUE.

M. De MARBEAU, *étonné.*

En vérité, M. le Bailli, ſi je ſais d'où vient cette bourſe...

Le BAILLI.

Vous faites l'ignorant; nous vous l'apprendrons.

M. De MARBEAU

Cet argent-là n'eſt pas à moi.

Le BAILLI.

Non, ſûrement, il n'y ſera pas. Un homme comme vous, c'eſt incompréhenſible !

M. De MARBEAU.

Mais de quoi m'accuſe-t-on ?

Le BAILLI.

Vous le ſavez bien.

M. De MARBEAU.

Quoi, d'avoir fait faire un habit neuf ?

Le BAILLI.

Eh ! non, non... C'eſt une action infame !

M. De MARBEAU.

Mais dites-moi du moins...

Le BAILLI.

Vous allez le ſavoir.

M. De MARBEAU.

Je n'y comprends rien.

Le BAILLI.

Ah ! voilà M. de Fortiere.

SCENE VII.

Le BAILLI, Mlle. De ST. MARTIAL, Le GREFFIER, M. De MARBEAU, M. De FORTIERE, CORDONNET, Dame MONIQUE.

M. De FORTIERE.

Qu'eſt ce qu'il y a donc, M. le Bailli ? M. de Marbeau, je vous ſouhaite bien le bon ſoir.

Le BAILLI.

M. de Fortiere, eſt ce là votre bourſe ?

M. De FORTIERE.

Oui, Monſieur.

Le BAILLI.

Voyez ce qui eſt dedans, ſi c'eſt le compte.

M. De FORTIERE *compte l'argent.*

Oui, c'eſt cela tout juſte... Mais comment donc l'avez-vous retrouvée ?

Le BAILLI.

C'eſt dans cet habit-là ; celui qui vous a volé n'avoit-il pas un habit verd ?

M. De FORTIERE.

Oui, Monſieur.

M. De MARBEAU.

Comment, Monſieur, vous oſez ſoutenir que je vous ai volé ?

M. De FORTIERE.

Moi, Monſieur ? J'en ſuis incapable. Je vous regarde comme le plus honnête homme que je connoiſſe, & je le ſignerai de mon ſang.

M. De MARBEAU.

Ah ! je ſavois bien que vous étiez mon ami.

M. De FORTIERE.

Je m'en fais gloire & honneur.

Le GREFFIER.

Un moment, un moment.

Le BAILLI.

Oui ! vous ne ſavez pas à qui appartient cet habit-là.

M. De FORTIERE.

A quelque voleur, ſans doute.

Le BAILLI.

Il eſt à M. de Marbeau.

M. De FORTIERE.

Il eſt à vous ?

M. De MARBEAU.

Oui, vraiment.

M. De FORTIERE.

Il y a plus d'un habit verd dans le monde. Je ne vous en connoiſſois pas.

M. De MARBEAU.

Je ne l'ai mis pour la premiere fois qu'aujourd'hui.

M. De FORTIERE.

Ah ! mais, cela ne fait rien.

Le BAILLI.

Comment, cela ne fait rien ? Votre bourſe étoit dans ſa poche.

M. De FORTIERE.

Mais vous voyez bien, M. le Bailli, que ce ne peut pas être M. de Mar-

beau qui m'ait volé. Cela ne tombe pas ſous le ſens.

M. De MARBEAU.

Mon cher M. de Fortiere, ſoutenez-moi, je vous prie.

M. De FORTIERE.

Comment donc ! je vous ſoutiendrai au péril de ma vie.

Le BAILLI.

Monſieur, ſi ce n'eſt pas M. de Marbeau qui eſt le voleur, il eſt du moins le recelcur; c'eſt la même choſe, & il doit ſubir la même peine.

M. De MARBEAU.

La même peine ?

Le BAILLI.

Oui, Monſieur, vous ſerez pendu.

M. De MARBEAU.

Mais, M. le Bailli, un moment de raiſon.

Le BAILLI.

Il n'y a point de raiſon à cela ; voilà la juſtice.

M. De FORTIERE.

M. de Marbeau a toujours été un homme d'honneur.

Le BAILLI.

Cela ne fait rien ; il ne faut qu'un mauvais moment. Vous avez été volé par un homme en habit verd dans la ruelle ; il l'a avoué, il étoit en habit verd, l'argent ſe trouve dans ſa poche ; s'il n'eſt que le receleur, qu'il l'avoue.

M. De MARBEAU.

Moi, receleur !

M. De FORTIERE.

Allons, cela ne ſe peut pas.

M. De MARBEAU.

M. de Fortiere, départez-vous de

votre accuſation ; tout ce que j'ai eſt à vous.

M. De Fortiere.

Je ne veux pas de votre bien.

Le Bailli.

Monſieur, il faut que juſtice ſoit faite.

M. De Marbeau.

Un moment, M. le Bailli. (*Bas à M. de Fortiere*) Si vous aimez encore Mlle. de Saint-Martial, je vous la donnerai auſſi.

M. De Fortiere.

Monſieur, je vous crois honnête homme, & l'intérêt n'eſt pas ce qui me gouverne. Il eſt fâcheux que toutes les accuſations ſoient contre vous ; mais j'y renoncerai ſi vous le voulez.

M. De Marbeau.

Ah, Monſieur !

M. De FORTIERE.

M. le Bailli, puis-je me départir des accuſations ?

Le BAILLI.

Monſieur, on pourroit ſauver la vie à M. de Marbeau ; mais cela eſt difficile.

M. De FORTIERE.

Je vous entends : gardez la procédure juſqu'à nouvel ordre ; je vous réponds de Monſieur.

M. De MARBEAU.

Eh, Meſſieurs, finiſſons tout de ſuite.

M. De FORTIERE.

C'eſt que vous croirez que c'eſt pour avoir Mlle de S. Martial, que je m'emploie pour vous.

M. De MARBEAU.

Quand je le croirois, vous me ren-

dez ſervice ; c'eſt à charge de revanche.

M. De FORTIERE.

M. le Bailli, prenez cette bourſe. J'y ajouterai encore, s'il le faut ; remettez-moi tous les papiers, & dites que le voleur avoit envoyé mon argent à M. de Marbeau pour me le rendre. Cordonnet, vous direz la même choſe, & je vous paierai bien.

Le BAILLI, *prenant la bourſe & remettant ſes papiers.*

Je ſuis charmé, ainſi que M. le Greffier, de faire plaiſir à M. de Marbeau & à vous auſſi. Meſſieurs, il ne ſera plus queſtion de rien ; mais il faudra que Mademoiſelle & dame Monique ſe taiſent de même que nous.

Mlle. De St. MARTIAL.

Je vous réponds de tout.

Dame MONIQUE.

Nous ſavons nous taire, M. le Bailli.

Le

Le BAILLI.

Meſſieurs, Meſdames, j'ai l'honneur de vous ſouhaiter le bon ſoir. (*Il ſort avec le Greffier & Cordonnet.*)

SCENE VIII & *derniere.*

Mlle. De SAINT-MARTIAL, M. De MARBEAU, M. De FORTIERE, Dame MONIQUE.

M. De MARBEAU.

Monſieur, je vous ai la plus grande obligation, & dès demain nous ferons le contrat.

M. De FORTIERE.

Puiſque vous le voulez bien, vous ne pouvez me faire un plus grand plai-

ſir. Le mariage fini, je vous remets la procédure pour la brûler.

M. De MARBEAU.

Je n'en veux pas avant. Tout innocent que je ſois, je ſuis encore trop heureux; car je ne comprends rien à tout cela.

Dame MONIQUE.

Il n'y faut plus penſer.

M. De MARBEAU.

Je n'en puis plus! A demain, Monſieur. (*Il s'en va*).

M. De FORTIERE.

Si vous ne m'approuvez pas, Mademoiſelle, il n'y a rien de fini.

Mlle. De St. MARTIAL.

Que dites-vous? je ſuis ſi enchantée de mon bonheur, que je ne puis rien dire.

M. De MARBEAU, *appellant.*

Dame Monique !

Dame. MONIQUE.

Allons, M. de Fortiere, allez-vous en ; demain vous cauſerez tant que vous voudrez. (*Elle fait rentrer Mlle. de Saint-Martial, & pouſſe M. de Fortiere*).

M. De FORTIERE.

Adieu, Mademoiſelle.

FIN.

IL FAUT MÉNAGER LA CHEVRE ET LES CHOUX, OU LA PERRUQUE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

M. DES CISEAUX, *Tailleur ; habit noir, boutonné de maniere que les reins ſoient fort creux, perruque à nœuds trop courts, chapeau ſous le bras.*

M. CHEVEUX, *Perruquier ; habit blanchâtre, petit bord d'argent, perruque à nœuds, chapeau ſous le bras.*

M. LE BLOND, *Ami commun ; habit brun à boutons plats, grande perruque blonde, chapeau ſous le bras, canne.*

UN PAUVRE, *très-déguenillé, manchot & boiteux ; bien mauvaiſe perruque.*

LOUIS, *Garçon cafetier ; veſte blanche, tablier.*

La Scene eſt dans un Café.

LA PERRUQUE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

M. Le BLOND, M. Des CISEAUX, LOUIS.

M. Des CISEAUX.

Ah ! M. le Blond, je ſuis bien votre ſerviteur.

M. Le BLOND.

Pas moins le vôtre, M. des Ciſeaux ; comment va la ſanté aujourd'hui ? (*Ils s'aſſeyent*).

M. Des CISEAUX.

Ah ! un peu enrhumé. De ce tems-là, cela ne peut pas être autrement ; j'ai pourtant des galoches.

M. Le BLOND.

Et moi donc, vous verrez que je n'en ai pas auſſi. Eh bien, vous allez donc aux Italiens, voir arlequin enfant, ſtatue & perroquet aujourd'hui ?

M. Des CISEAUX.

Oui, vraiment, il faut bien ſe diſſiper. Ma femme eſt allée chez ſa mere ; ma foi, j'ai dit comme cela, qu'eſt-ce que je ferai-là Un wiſth, je perdrai mon argent & je m'ennuierai ; j'aime mieux aller rire à la comédie. J'irai les retrouver à l'heure du ſouper. Vous devriez y venir ; nous nous divertirions un peu.

M. Le BLOND.

J'irai à la comédie, mais je ne peux

pas aller ſouper avec vous ; nous entamons aujourd'hui un pâté chez ma tante.

M. Des CISEAUX.

Elle vit donc toujours la bonne femme ?

M. Le BLOND.

Ah ! je vous en réponds, elle eſt plus gaie qu'elle n'a jamais été ; enfin, comme dit l'autre, on voit bien qu'elle eſt du bon tems. Savez-vous quelque nouvelle ?

M. Des CISEAUX.

Oui ; on dit qu'il y a un homme qui s'eſt pendu dans la rue Trouſſe-Vache.

M. Le BLOND.

Ah ! ah ! Et qu'eſt-ce qu'il avoit donc mangé ?

M. Des CISEAUX.

Il faiſoit de la fauſſe monnoie ; il

a cru qu'on alloit l'arrêter, il a gagné au pied.

M. Le Blond.

Cela n'eſt pas étonnant. Je ne ſais pas ce qu'on deviendra ; car perſonne ne paie, & l'on ne vend rien.

M. Des Ciseaux.

C'eſt le deuil qui eſt cauſe de cela.

M. Le Blond.

Ah ! je le ſais bien. Tenez, voyez un peu qui eſt-ce qui eſt arrêté là en carroſſe : connoiſſez-vous cela ? N'eſt-ce pas Mme. le Roux ?

M. Des Ciseaux.

Eh ! vraiment, oui ; je crois qu'elle eſt avec Mme. Dumont la marchande de fer d'à-côté de chez elle. Cela fait deux commeres qui ſe donnent du bon tems. (*Il tire ſa montre*). Mais quelle heure eſt-il ?

M. Le BLOND.

Quelle heure il eſt ? Il doit être quatre heures à Saint-Euſtache.

M. Des CISEAUX.

Je parie que vous allez à la comédie, pour voir danſer le menuet à Argentine ?

M. Le BLOND.

Ma foi, écoutez donc, j'aimerois mieux la trouver dans mon lit qu'une puce.

M. Des CISEAUX.

Vous êtes donc encore galant, M. le Blond ? Et Mme. le Blond, qu'eſt-ce qu'elle diroit ſi elle ſavoit cela ? J'ai envie de le lui dire la premiere fois que je la verrai.

M. Le BLOND.

Ah ! elle le ſait bien.

M. Des CISEAUX, *présentant du tabac.*

M. le Blond, voulez-vous une priſe ?

M. Le BLOND.

Oui-da; je ne refuſe jamais ce qu'on me donne. (*Il prend du tabac*). Il eſt bien fort votre tabac.

M. Des CISEAUX.

C'eſt qu'il eſt un peu ſec; mais il eſt bon.

M. Le BLOND.

Ah ! tenez, tenez ! voilà le commiſſaire du quartier.

M. Des CISEAUX.

Où donc ?

M. Le BLOND.

Eh ! qui parle à un Monſieur habillé de rouge.

M. Des Ciseaux.

Ah ! oui, par ma foi, vous avez raiſon ; il faut qu'il ne me voie pas ; car il me ſalue toujours.

M. Le Blond.

Et moi donc ?

M. Des Ciseaux.

M. le Blond, voulez-vous boire un verre de bierre ? J'ai mangé des harengs qui m'ont altéré comme tous les diables.

M. Le Blond.

Et moi auſſi. Il n'y a qu'à en demander. Louis !

Louis.

Monſieur, qu'eſt-ce qu'il y a pour votre ſervice ?

M. Des Ciseaux.

Donnez-nous une bouteille de bierre,

M. Le BLOND.

Qui ſoit bonne.

LOUIS.

Vous ſerez contens, Meſſieurs. Voulez-vous des échaudés ?

M. Le BLOND.

Non, non, ce n'eſt pas la peine.

M. Des CISEAUX.

Parbleu ! je crois que vous avez une perruque neuve ?

M. Le BLOND.

Oui, du jour : comment la trouvez-vous ?

M. Des CISEAUX.

Fort bien. Moi, je ſuis malheureux en perruques ; on me les fait toujours trop courtes. Auſſi, quand je vais chez mes partiques, leurs gens, ſans me parler ſeulement, leur diſent : Mon-

sieur, votre tailleur est là-dedans ; ceux qui me voient passer dans la rue, disent : voilà un tailleur ; & si je me trouve en compagnie, on me dit à moi-même, Monsieur est sans doute tailleur ? Cela me fait enrager.

M. Le BLOND.

Il est vrai qu'on ne peut pas s'y tromper.

M. Des CISEAUX.

Ma femme me gronde toujours pour cela, quand je vais avec elle quelque part ; je ne sais comment faire.

M. Le BLOND.

Eh ! prenez mon perruquier.

M. Des CISEAUX.

Pardi, vous avez raison. Comment s'appelle-t-il ?

M. Le BLOND.

M. Cheveux.

M. Des CISEAUX.

M. Cheveux ? Où demeure-t-il ?

M. Le BLOND.

Je ne ſais pas bien, parce qu'il a déménagé ; mais il vient ici tous les jours.

M. Des CISEAUX.

Je voudrois bien qu'il y vînt aujourd'hui.

M. Le BLOND.

Il ne tardera ſûrement pas, attendez-le.

LOUIS.

Meſſieurs, voilà votre bouteille de bierre. Voulez-vous que je la verſe ?

M. Des CISEAUX.

Oui, à Monſieur.

M. Le BLOND.

Allons, à vous.

M. Des CISEAUX.

Ne voulez-vous pas faire des façons entre hommes !

M. Le BLOND.

Comme vous voudrez.

M. Des CISEAUX.

Buvez donc.

M. Le BLOND.

Je vous attends. Allons, à votre ſanté.

M. Des CISEAUX.

Et moi de même. (*Ils boivent*).

LOUIS.

Ces Meſſieurs ne veulent plus rien ?

M. Des CISEAUX.

Non, laiſſez-nous.

M. Le BLOND.

Et parbleu, vous êtes trop heureux ; le voilà M. Cheveux.

M. Des CISEAUX.

Vient-il ici ?

M. Le BLOND.

Oui, vraiment.

M. Des CISEAUX.

Allons, tant mieux, tant mieux ! c'eſt bon.

SCENE II.

M. CHEVEUX, M. Des CISEAUX, M. Le BLOND.

M. Le BLOND.

Arrivez, arrivez, M. Cheveux. Comment vous va ?

M. CHEVEUX.

Pas trop bien aujourd'hui ; j'ai mon ancien mal d'oreille.

M. LE BOND.

Il faut vivre avec ſes ennemis ; comme on dit. Tenez, voilà une pratique que je veux vous donner.

M. CHEVEUX.

Monſieur ?

M. DES CISEAUX.

Oui, Monſieur.

M. CHEVEUX, *dédaigneuſement.*

Monſieur eſt tailleur ſans doute ?

M. DES CISEAUX.

Eh oui, Monſieur. Vous voyez bien, M. le Blond, voilà ce que je vous diſois. Je parie que c'eſt à la perruque que vous avez reconnu cela ?

M. CHEVEUX.

Sûrement. Ce n'eſt pas là comme il faut qu'elle ſoit faite.

M. Des CISEAUX.

Je vous dis, je n'en ai jamais eu une à ma fantaisie.

M. CHEVEUX.

Ah, je le crois ! Ce n'est point là du tout ce qu'il vous faut ; je vous coëfferai bien, moi ; ne vous embarrassez pas.

M. Des CISEAUX.

Pardi, je vous ferai bien obligé. Quand me prendrez-vous la mesure ?

M. CHEVEUX.

Cela n'est pas nécessaire.

M. Des CISEAUX.

Comment ?

M. Le BLOND.

Bon ! il ne s'amuse pas à cela.

M. CHEVEUX.

Le coup-d'œil ſuffit. Je vous vois déjà avec ma perruque ſur la tête ; vous êtes à merveille.

M. Des CISEAUX.

C'eſt étonnant cela.

M. CHEVEUX.

Point du tout. Chacun a ſa phyſionomie, & chacun doit avoir ſa perruque ; il n'y en a pas une qui doive ſe reſſembler : cependant ce qui me conſterne ſouvent, c'eſt que je vois preſque tous les gens que je rencontre, coëffés comme ſi en s'éveillant ils avoient pris la perruque de leur voiſin.

M. Des CISEAUX.

Mais je le croirois bien.

M. CHEVEUX.

Je ne fais jamais une perruque qui puiſſe ſervir à un autre.

M. Des Ciseaux.

C'eſt un très-grand talent ! Et quand aurai-je ma perruque, moi ?

M. Cheveux.

Mais, dimanche.

M. Des Ciseaux.

Vous ne me manquerez pas ?

M. Cheveux.

Soyez-en ſûr ; c'eſt comme ſi vous l'aviez.

M. Des Ciseaux.

Je me fais un grand plaiſir de ſurprendre ma femme avec cette perruque-là !

M. Cheveux.

Eh, pardi, ſi vous êtes preſſé, je penſe une choſe.

M. Des Ciseaux.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

M. CHEVEUX.

J'ai une de nos pratiques, qui eſt un conſeiller au parlement, qui vous reſſemble...

M. DES CISEAUX.

Qui me reſſemble ?

M. CHEVEUX.

Comme deux gouttes d'eau.

M. DES CISEAUX.

Vous voyez bien, Meſſieurs, que je n'ai pas l'air d'un tailleur.

M. CHEVEUX.

Vous ?

M. DES CISEAUX.

Oui, tout le monde le trouve.

M. CHEVEUX.

Eh ! c'eſt votre perruque qui fait cela.

M. Des CISEAUX.

Je vous le disois bien, M. le Blond.

M. Le BLOND.

Oui.

M. CHEVEUX.

Ecoutez : ce conseiller est en campagne pour un mois ; je lui ai fait une perruque qui sera faite comme pour vous.

M. Des CISEAUX.

Cela est bien heureux !

M. CHEVEUX.

Elle est justement accommodée, & je vais la chercher.

M. Des CISEAUX.

Quoi, je pourrois l'avoir dans le moment ?

M. CHEVEUX.

Tout-à-l'heure, je vous dis ; je demeure à deux pas, je reviens.

SCENE

SCENE III.

M. Des CISEAUX, M. Le BLOND.

M. Le BLOND.

Il eſt expéditif; cela ſera fait tout de ſuite.

M. Des CISEAUX.

Il ne vous prend donc jamais la meſure, à vous ?

M. Le BLOND.

Jamais. Je lui dis : M. Cheveux, j'ai beſoin d'une perruque neuve; cela ſuffit.

M. Des CISEAUX.

Il doit avoir bien des pratiques.

M. Le BLOND.

Oh ! beaucoup; mais pas tant qu'il en auroit, s'il étoit moins cher.

M. Des CISEAUX.

Il faut bien payer le talent.

M. Le BLOND.

Tenez, le voilà qui revient.

M. Des CISEAUX.

Avec ma perruque ?

M. Le BLOND.

Sûrement.

M. Des CISEAUX.

C'eſt un homme comme il n'y en a point !

SCENE IV.

M. CHEVEUX, M. Le BLOND, D. Des CISEAUX.

M. CHEVEUX.

Allons, Monsieur, essayez cela; vous allez voir ce qui s'appelle une colure.

M. Des CISEAUX.

Voyons: attendez que je défasse ma boucle, pour ôter celle-ci. (*Il ôte sa perruque*).

M. CHEVEUX.

Il n'y a point de boucle avec moi; c'est un ressort... (*Il lui met la perruque neuve*). Tenez, regardez-vous; avez-vous jamais eu une perruque comme celle-là?

M. Des CISEAUX, *se regardant dans une glace.*

Non, vraiment.

M. CHEVEUX.

Avez-vous l'air d'un tailleur à présent ?

M. DES CISEAUX.

Je ne me reconnois pas du tout.

M. CHEVEUX.

Mes perruques ſont admirables pour cela : tous ceux à qui j'en fournis ſont de même.

M. DES CISEAUX.

Ma femme s'y trompera ſûrement.

M. CHEVEUX.

Quand je vous le dis.

M. DES CISEAUX.

J'ai preſque envie de retourner chez ma belle-mere, avant d'aller à la comédie.

SCENE V.

M. Des CISEAUX, M. CHEVEUX, M. Le BLOND, Un PAUVRE.

Le PAUVRE.

Meſſieurs, ayez pitié d'un pauvre eſtropié, qui n'a jamais connu ſon pere, ni ſa mere, depuis qu'il eſt au monde, & qui ne peut pas gagner ſa vie.

M. Le BLOND.

Nous n'avons rien à vous donner.

Le PAUVRE.

Eh ! Meſſieurs, je vous demande bien pardon; mais, Monſieur, je n'ai ni femme ni enfans qui puiſſent demander pour moi; ſans cela...

M. CHEVEUX.

Allons, laiſſez-nous donc.

Le PAUVRE.

Si je pouvois gagner ma pauvre vie ; mais je ne ſais ni lire ni écrire, je n'ai ni encre, ni papier, ni plumes ; je ne ſaurois me faire écrivain, Meſſieurs.

M. Des CISEAUX.

Quand on vous dit de vous en aller.

Le PAUVRE.

Eh ! M. le Préſident, ſi vous vouliez dire à vos gens de me donner quelque choſe ?

M. Des CISEAUX.

Préſident ?

Le PAUVRE.

Oui, M. le Préſident.

M. Des CISEAUX.

C'eſt bien plus que Conſeiller ?

M. CHEVEUX.

Sans doute.

M. DES CISEAUX.

Attendez. (*Il fouille dans ſa poche*).

LE PAUVRE.

Oui, Monſieur, vous ne pouvez pas faire une plus grande charité ; car il y a ſi long-tems que je n'ai mangé, que je l'ai preſque oublié.

M. CHEVEUX.

Vous n'avez pas oublié de boire ?

LE PAUVRE.

Non, Monſieur, Dieu merci. C'eſt une grace qu'il m'a faite ; cela eſt cauſe que je n'ai jamais été enragé.

M. DES CISEAUX, *regardant ſon argent.*

Je n'ai pas de monnoie ; j'ai envie

de lui donner ma vieille perruque ? auſſi bien je ne veux plus la revoir.

M. Le BLOND.

Eh bien oui, il la vendra.

M. CHEVEUX.

Tenez, mon ami, voilà une perruque que M. le Préſident vous donne.

Le PAUVRE.

Et la tête ?

M. Des CISEAUX.

Comment, la tête ?

Le PAUVRE.

Oui, Monſieur ; c'eſt que je la brûlerois pour me chauffer.

M. Des CISEAUX.

Quoi, ma tête ?

Le PAUVRE.

Je dis, Monſieur, la tête à perruque;

M. CHEVEUX.

C'eſt qu'il a cru que c'étoit une tête de bois.

Le PAUVRE.

Oui, Monſieur; eſt-ce qu'elle eſt de pierre ?

M. CHEVEUX.

Non, non; allons, vous devez être content.

Le PAUVRE.

Oui, Meſſieurs, je m'en vais prier Dieu que ...

M. Des CISEAUX.

Allez-vous-en donc.

Le PAUVRE.

Où cela ?

M. CHEVEUX.

Où vous voudrez.

Le PAUVRE.

Oh oui ! Monsieur ; c'est que ces Messieurs ne m'ont rien donné.

M. DES CISEAUX.

C'est pour tous.

Le PAUVRE.

Oui, M. le Président, je m'en vais, je m'en vais. (*Il sort*).

SCENE VI.

M. DES CISEAUX, M. CHEVEUX, M. LE BEOND.

M. CHEVEUX.

Vous voyez bien qu'on ne vous prend plus pour un tailleur.

M. DES CISEAUX.

C'eſt vrai ; c'eſt étonnant cela !

M. CHEVEUX.

Je ſuis ſûr qu'avec mes perruques, c'eſt toujours comme cela.

M. DES CISEAUX.

J'en ſuis très-content. Ah ça ! je veux vous payer. Combien vous faut-il ?

M. CHEVEUX.

Vous vous moquez de moi ; vous

me la paierez avec la premiere que je vous ferai.

M. Des CISEAUX.

Non, non; je veux payer tout de ſuite.

M. CHEVEUX.

Bon! vous me ferez un habit, & nous nous accommoderons toujours bien.

M. Des CISEAUX.

Je vous ferai un habit.

M. CHEVEUX.

Oui.

M. Des CISEAUX.

Moi?

M. CHEVEUX.

Sûrement; pourquoi pas?

M. Des CISEAUX.

Parce que je ne vous en ferai pas.

M. CHEVEUX.

Mais je crois que vous badinez.

M. DES CISEAUX.

Je ne badine point du tout.

M. CHEVEUX.

N'êtes-vous pas tailleur ?

M. DES CISEAUX.

Oui ; mais je ne travaille que pour des princes, des ambaſſadeurs, & jamais pour des bourgeois.

M. CHEVEUX.

Bourgeois ! Celui-là eſt bon ; & qu'eſt-ce que vous êtes donc vous, ſi vous n'êtes pas bourgeois ?

M. DES CISEAUX.

Je ſuis ce que je ſuis ; mais je ne ſerai pas votre tailleur.

M. CHEVEUX.

Vous ne ferez pas mon tailleur !

M. DES CISEAUX.

Non, ſûrement.

M. CHEVEUX.

Eh bien ! je ne ſuis pas fait pour être le perruquier d'un bourgeois comme vous, & je reprends ma perruque.

(*Il lui ôte la perruque de deſſus la tête*).

M. DES CISEAUX.

Comment ? mais...

M. CHEVEUX.

Allez, allez vous faire faire des perruques par des princes, par des ambaſſadeurs.

M. DES CISEAUX.

Mais quand je vous dis...

M. CHEVEUX.

Non, vous ne l'aurez pas. Adieu, M. le Préſident des Ciſeaux. (*Il rie en emportant ſa perruque*).

M. LE BLOND.

Mais, M. Cheveux, écoutez donc.

M. CHEVEUX.

Non, non. (*Il ſort*).

SCENE VII.

M. Le BLOND, M. Des CISEAUX.

M. DES CISEAUX.

Me voilà bien avancé à préſent ! Je ne pourrai pas aller à la comédie.

M. LE BLOND.

Pourquoi auſſi ne pas vouloir lui faire des habits ? Il a raiſon.

M. Des Ciseaux.

Il a raiſon, raiſon... (*Il rêve*). Si j'envoie chercher une perruque chez moi, tout le monde ſera ſorti.

M. Le Blond.

Comment allez-vous donc faire ?

M. Des Ciseaux.

Je ſuis bien fâché d'avoir donné ma perruque à ce pauvre.

M. Le Blond.

Le voilà qui paſſe.

M. Des Ciseaux.

Je m'en vais la reprendre.

M. Le Blond.

Vous porterez une perruque qui aura appartenu à un pauvre, un homme comme vous !

M. Des CISEAUX.

Je m'en vais courir après le pauvre. (*Il sort*).

M. Le BLOND.

Il mérite bien ce qui lui arrive. (*Il sort*).

FIN.

TABLE
DES PIECES
Contenues dans ce Volume.

IL faut qu'une Porte ſoit ouverte ou fermée, ou l'Ane dans le potager. Page 1.

Avec les Fripons il n'y a rien à gagner, ou le Marchand de Bijoux. 27

A laver la Tête d'un Maure on y perd ſa leſſive, ou la Permiſſion de chaſſe. 61

A Trompeur Trompeur & demi, ou la Veuve avare. 83

Le Diable n'eſt pas toujours à la Porte d'un pauvre Homme, ou les Époux malheureux. 117

A trop ſerrer la Corde rompt ; ou les Joueuſes. 159
On fait par Force ce qu'on ne fait pas par Amitié, ou l'Habit neuf. 197
Il faut ménager la Chevre & les Choux, ou la Perruque. 245

Fin de la Table du douzieme Volume.